



**SOMMAIRE :** Le Manuel des Coopérateurs — L'Église et l'instruction — Dom Bosco et le Patronage — Bibliographie — Nouvelles des Missions de Dom Bosco : *Malto-Grosso* — Page à relire : Raison divine des fléaux, Mgr Gerbet — L'étude de l'Histoire Sainte — Grâces et faveurs obtenues par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice — Variétés : Obscurantisme clérical : Pie X intime; Le premier manteau rouge de Pie X; Les quatre gendarmes; Loué soit Jésus-Christ — Chronique Salésienne : *Mallebrugge-Gand* (Belgique); *Guernesey* (Ilede); *Tournai* (Belgique); *Turin*; *Rome* — Nécrologie : *Dom Marius Gayde*, prêtre salésien — Vie de Mgr Lasagna — Coopérateurs défunts.

## Le Manuel des Coopérateurs

**L**ORS de la tenue du 3<sup>ème</sup> Congrès international des Coopérateurs Salésiens, en mai 1903, un des congressistes, Mgr Morganti, alors évêque de Bobbio, et depuis, archevêque de Ravenne, prit la parole au cours de la troisième séance générale. Dans un magnifique discours sur l'esprit de piété qui doit régner dans l'Association des Coopérateurs, l'éloquent orateur montra que l'œuvre de ces derniers n'est pas une œuvre de simple philanthropie, mais bien une œuvre de charité, dans toute l'acception de ce terme chrétien. Elle suppose en effet, disait-il, la religion et la piété dans ceux qui s'en font les promoteurs; ils se croient Coopérateurs de Dieu et ils peuvent vraiment s'appeler *Dei Co-*

*peratores*, parce qu'ils aident Notre Seigneur Jésus-Christ dans la rédemption de l'humanité..... Il faut donc, ajoutait l'éminent prélat, que tous les Salésiens, s'ils veulent que leur œuvre soit féconde, se maintiennent fidèles à la piété et à la charité, se proposant leur propre sanctification et celle d'autrui..... Il concluait en souhaitant de voir toujours de plus en plus vive et renforcée la piété des Coopérateurs salésiens par le moyen d'un *Manuel* qui fut approprié à leur pieuse Union et que Dom Bosco, de vénérée mémoire, avait eu le dessein de composer.

Le secrétaire général du Congrès, après avoir vivement remercié l'orateur, émit, aux acclamations de l'assistance, le vœu que ce fut Mgr Morganti lui-

même qui fut chargé de rédiger ce *Manuel* qu'il venait de si bien recommander.

Notre distingué et zélé Coopérateur accepta de grand cœur la proposition qui lui était faite. Malgré les multiples labeurs auxquels l'astreignait sa charge de pasteur dans le nouveau diocèse à lui tout récemment confié par le Saint-Siège, il se mit à l'œuvre, et au cours de l'année dernière nous avons vu paraître en langue italienne ce précieux *Manuel*, véritable catéchisme du Coopérateur salésien.

Nous espérons que d'ici peu il en sera faite une traduction en langue française. En attendant, notre intention est d'en donner dans ce Numéro du *Bulletin* et dans les suivants de larges extraits qui seront, nous en sommes sûrs, favorablement accueillis de tous les Coopérateurs salésiens. Nous nous contenterons aujourd'hui d'en publier la préface où l'auteur indique le but et l'opportunité de ce pieux *Manuel*.

*Préface au Manuel des Coopérateurs.*

— Toute pieuse Association ou Confrérie possède son manuel de piété dans lequel sont spécialement énumérés, rappelés et bien mis en lumière les différents devoirs des Associés ou Confrères, les moyens pour parvenir au but qu'ils se sont proposés, ainsi que les faveurs qui leur sont accordées. Nous voyons qu'il en est ainsi chez les Tertiaires Franciscains, Dominicains, Carmélites, dans les diverses associations en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, de la Très Sainte Vierge, de saint Louis de Gonzague ou de quelque autre saint.

Il est donc juste que les Coopérateurs salésiens aient aussi le leur. En compulsant les papiers et documents du Vénéré Fondateur, Dom Bosco, on a découvert que non seulement il reconnaissait le besoin de ce *Manuel*, mais qu'il pensait lui-même à le composer.

C'eut été une bonne fortune pour nous Coopérateurs, car certainement sous sa plume experte les matériaux appropriés au sujet auraient été nombreux et de plus ils auraient été empreints d'une telle onction, d'un parfum tel que les fruits en eussent été plus abondants.

Hélas! La divine Providence ne l'a pas voulu, et vous devez vous résigner à recevoir de d'autres mains ce *Manuel*, en pensant cependant que l'insuffisance de l'auteur sera suppléée par la grâce céleste que là-haut sollicite pour nous notre bon Père Dom Bosco.

C'est pour répondre aux vœux émis à plusieurs reprises dans différents Congrès Salésiens qu'a été entreprise la publication de cet opuscule, dans la pensée qu'il pourra être utile aux zélés Coopérateurs et aux pieuses Coopératrices, et par là même aux multiples œuvres salésiennes. Qu'il puisse plaire à tous ceux qui le liront, tel est l'unique désir de l'auteur bien indigne, lui aussi Coopérateur salésien dès le moment de la fondation de notre Pieuse Association. Ancien élève tendrement chéri de Dom Bosco même, il est heureux de témoigner à ce bon Père, par cet humble travail sa profonde et filiale reconnaissance.

Le plan de ce manuel est très simple. Dans une première partie l'auteur invite le Coopérateur salésien à considérer parfaitement ses propres devoirs, à en bien peser l'importance, l'étendue et la facilité à les remplir, ainsi qu'à étudier les différents moyens qu'il doit prendre et les petites industries dont il doit se servir pour parvenir à une fin de plus en plus parfaite. Toutes ces choses sont rappelées et recommandées non pas d'après la prudence humaine, mais par des principes surnaturels, car le Coopérateur salésien ne doit pas seulement opérer n'importe comment, mais il faut qu'il soit animé dans toutes ses actions par l'esprit de Dom Bosco, qui fut

exclusivement un esprit évangélique, surnaturel, l'esprit, en un mot, du Cœur de Jésus. Le divin Maître protesta en effet qu'il n'agissait pas par sa propre initiative, mais qu'il faisait toutes choses selon le bon plaisir de son Père: *A meipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater* (Joan VIII, 28).

Dans la seconde partie, les Coopérateurs trouveront un choix de prières pour ce qu'on peut appeler les besoins salésiens. Le but de ces prières est en effet de maintenir et d'exercer de plus en plus cet esprit de foi qui nous persuade que de nous seuls, alors même que nous posséderions la richesse, l'intelligence, etc., nous ne réussirons à rien, *servi inutiles sumus* (Luc. 17, 10), sinon qu'à nous attribuer de vaines complaisances. Au contraire, nous trouverons toute abondance en Dieu, *sufficiencia nostra ex Deo est* (2. Cor. 3, 15), de telle sorte qu'avec le secours de Dieu, nous pouvons devenir presque tout puissants, *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil. 4, 13). Et ainsi nous serons assurés d'avoir toujours l'intention de faire tout pour Dieu: *Omnia in gloriam Dei facite* (I. Cor. 10, 31). C'est à ceux qui sont vraiment animés de cet esprit que Dieu promet la récompense qu'ils auront méritée.

Enfin dans la troisième partie l'auteur fournit aux Coopérateurs des renseignements précieux, des documents complets sur leur Pieuse Association.

Il nous paraît qu'ainsi composé, ce *Manuel* répondra parfaitement à une demande tant de fois exprimée, et nous devons espérer qu'avec la bénédiction de Dieu il produira dans le cœur de nos chers Coopérateurs et de nos zélées Coopératrices des fruits abondants.



## L'Église et l'Instruction

(Suite) (1).



MAIS peut-être l'Instruction primaire est-elle complètement sacrifiée à l'Instruction secondaire?

Qu'on se détrompe: l'objection, d'ailleurs, serait puéride. « On a cru longtemps, » dit M. Siméon Luce, dans un important ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions, « que le moyen-âge n'avait connu rien qui ressemblât à ce que nous appelons l'Instruction primaire. C'est une grave erreur. Il est fait à chaque instant mention d'écoles rurales dans les documents où l'on s'attendait le moins à trouver des renseignements de ce genre, et l'on ne peut guère douter que, pendant les années les plus agitées du XIV<sup>e</sup> siècle, *la plupart des villages* n'aient eu des maîtres enseignant aux enfants la lecture, l'écriture et un peu de calcul » (1).

Nous lisons, d'autre part, sur le même sujet dans un remarquable article de la *Semaine de Séz*: « Les déclarations du clergé, appliquées par les ordonnances royales, ont veillé avec une sollicitude incessante au développement et à la bonne tenue des écoles gratuites. Sous Louis XIV, en 1698, il fut décidé que dans les paroisses où il n'y avait pas de fonds, on pourrait imposer sur les habitants la somme qui manquerait pour subvenir au traitement, jusqu'à 150 livres pour les Maîtres et 100 livres pour les Maîtresses. »

Aussi bien est-il impossible de nier l'existence des écoles primaires. Car enfin, comme l'a dit avec raison un chercheur sérieux: « Dans les universités, on enseignait la théologie, le droit et la médecine; dans les collèges, on enseignait le grec et le latin, Mais on n'entrait pas de but en blanc dans les universités



(1) Voir *Bulletin* de janvier 1906.

(2) Siméon Luce: *Histoire de Du Guesclin*.

et les collèges. On procédait évidemment un peu comme de nos jours ; on apprenait à lire et à écrire, on recevait les éléments de l'instruction dans les établissements destinés aux débutants, autrement dit dans les écoles primaires. »

« Au surplus, l'existence de ces écoles est établie historiquement. M. Guizot, un protestant, nous apprend, dans son *Histoire sur la civilisation en France*, que rien que dans la Neustrie, sous les Mérovingiens, il existait déjà 20 écoles primaires.

« Sous Charlemagne, l'évêque d'Orléans, Théodulfe, voulait que les prêtres établissent des écoles dans les bourgs et les villages. Aucune rétribution ne devait être reçue que celles que les parents voudraient bien offrir à titre de dons. »

Gerson, dans son traité *de la Visite des diocèses*, écrit vers l'an 1400, recommande aux évêques de « s'enquérir avec soin si chaque paroisse possède une école, si l'enseignement y est suffisant, et de pourvoir à l'établissement des écoles dans toutes les paroisses qui en manquent. »

Est-ce à dire que l'instruction primaire soit aussi prospère aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ! Il serait contraire à la vérité historique de l'affirmer. A cette époque, en effet, la France connut de grandes épreuves, et la guerre de cent ans, les guerres de religion y causèrent, durant de longues années, une profonde misère. La prétendue Réforme eut sa part de responsabilité dans cette décadence, et Claude de Saintes, évêque d'Évreux, se plaint avec amertume — et il n'est pas le seul — du triste état où se trouvait, par suite de la guerre religieuse, réduit notre pays quant à l'instruction primaire.

« Il nous faut admirer, dit-il dans ses statuts de 1576, le zèle de nos pères pour l'instruction dans notre diocèse. *Il eut été difficile autrefois de trouver une paroisse un peu huppée qui n'eut sa maison ou sa fondation pour les écoles.* Mais, en même temps, il nous faut maudire la négligence où l'on a vu les gentilshommes, les paroissiens *usurper ou aliéner les maisons d'école et les biens qui y avaient été affectés, en sorte qu'à peine trouve-t-on maintenant une école ou un maître, nous ne disons*

*pas dans les campagnes, mais dans les villes et même dans les cités les plus considérables.* »

Comme conséquence au mal signalé non seulement par l'évêque d'Évreux, mais, quelques années plus tard, par Henri IV qui constatait « que l'ignorance prenait cours dans son royaume par la longueur des guerres civiles » l'Église prit en main la cause de l'enfance, menacée dans sa foi par l'hérésie nouvelle.

Ils sont nombreux, en effet, les conciles provinciaux et les évêques qui faisant écho à la voix solennelle du concile de Trente, s'occupèrent de l'enseignement primaire. A Narbonne comme à Rouen, à Cambrai comme à Aix, à Tours, à Poitiers comme à Auxerre, et à Autun, partout retentit ce cri dont le synode de Boulogne traduit l'expression.

« Le principal moyen de faire reflourir la piété chrétienne parmi les fidèles, c'est d'avoir grand soin que la jeunesse soit bien instruite. Convaincus donc que rien ne contribue davantage à former de bons chrétiens que la bonne éducation des enfants, nous croyons aussi que rien ne mérite plus notre attention et celle de nos curés que l'établissement et la conduite des maîtres d'école, qui sont chargés, en partie, de cette éducation. C'est pourquoi nous désirons qu'il y en ait un dans chaque paroisse de notre diocèse qui ait soin de tenir bonne école, où les enfants soient bien et assidûment instruits. »

La déclaration de mars 1666, art. 22, dit : « Les régents, tant des collèges que des petites écoles, même dans les bourgs et villages, seront catholiques, et *nul ne pourra tenir école qu'il n'ait été examiné par l'évêque ou par ses grands-vicaires.* » L'art. 25 de l'édit de 1615 dit : « Les régents, précepteurs, maîtres et maîtresses d'écoles des petits villages, seront approuvés par les curés des paroisses ou autres personnes ecclésiastiques qui ont droit de le faire ; et les archevêques ou évêques, ou leurs archidiacres, dans le cours de leurs visites, pourront les interroger, s'ils le jugent à propos, sur le catéchisme, en cas qu'ils l'apprennent aux enfants du lieu, et ordonner que l'on en mette d'autres en leurs places s'ils ne sont pas satisfaits de leur doctrine ou de leurs mœurs, et même en d'autres temps que celui de leurs visites, lorsqu'ils y donneront lieu

pour les mêmes causes. » L'article 5 de la déclaration de 1724 dit : « Voulons qu'il soit établi, autant qu'il sera possible, des maîtres et maîtresses, d'écoles dans toutes les paroisses où il n'y en a point, pour instruire les enfants de l'un de l'autre sexe. Le tout ainsi qu'il sera ordonné par les archevêques et évêques, en conformité de l'article 25 de l'édit de 1695. »

« Nous ordonnons à tous nos doyens ruraux dans leur ressort, et à tous les curés dans leurs paroisses, d'en établir (des écoles) au moins une pour les garçons et une pour les filles dans chaque paroisse. » (Statuts de M. Tressan, évêque du Mans, 1632.) Les ordres des autres évêques étaient formulés dans les mêmes termes.

\*  
\* \*

Ce langage, tenu à Boulogne et au Mans, est également tenu, quant au sens, sur tous les points du pays. Pourquoi cette unanimité, sinon parce qu'il y a partout même besoin ! Et ce besoin a une double source : d'une part, les aspirations du peuple, et d'autre part, le maternel amour de l'Église pour le peuple.

Cela explique pourquoi, sous l'inspiration de cette sainte Église, les écoles semblent sortir de terre comme par enchantement. Il y en a, en effet, une telle efflorescence que les libres-penseurs de ce temps-là crient contre le *déclassement* qui en est, disent-ils, la conséquence. Et leur chef, leur génie, presque leur dieu, celui qu'enveloppe de plus en plus l'oubli vengeur, Voltaire, écrit : « Il n'est pas à propos que le peuple soit instruit, *il n'est pas digne de l'être*.... Le peuple ressemble à des bœufs auxquels il faut un aiguillon, un joug et du foin. »

Si, après cela, « le peuple » n'est pas content, il faut avouer qu'il est difficile !

Du reste, Voltaire n'est pas seul à tenir ce langage et à reprocher à l'Église de trop favoriser l'instruction. « Les Frères de la Doctrine chrétienne, écrit de son côté. La Chalotais, sont survenus pour achever de tout perdre. Ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime... (1). »

Et Voltaire de répondre : « Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs. Moi qui cultive la terre, je vous présente requête pour avoir des manœuvres et non des clercs tonsurés. Envoyez-moi surtout des Frères ignorants pour conduire nos charrues, ou pour les y atteler. »

Vraiment, M. Voltaire, vous êtes bien trop aimable ! Et nous vous remercions pour votre souhait, en somme assez gracieux !....

Quoi qu'il en soit de votre mépris pour le peuple aussi bien que pour les « Ignorantins », l'Église n'en continuera pas moins son œuvre d'éducation à travers le monde, sans se soucier plus que cela de vos basses insultes.

C'est qu'en effet, en dépit des ironies voltairiennes, l'Église ne s'arrêta pas dans sa marche, et elle s'occupa, avec une sollicitude vraiment maternelle, de l'instruction du peuple. Les lignes suivantes nous en fourniront une nouvelle preuve.

« Les registres paroissiaux, que l'on peut appeler les actes de l'état civil antérieurs à la Révolution, partout où ils n'ont pas été détruits par les vandales de 1793, sont pleins de renseignements sur l'instruction primaire,

« M. de Beaurepaire a visité les registres paroissiaux de 1159 paroisses et y a constaté l'existence de 855 écoles de garçons et 306 écoles de filles. »

L'instruction est si répandue à cette époque, que M. Maggiolo a pu établir que de 1786 à 1790, la proportion des personnes sachant signer est de 75 pour cent, et les signatures sont souvent très élégantes et accompagnées de paraphes.

Et maintenant, veut-on savoir quelle est la proportion des personnes, ayant signé aux actes de l'état civil de 1872 à 1876 ; elle est de 72 pour cent, en moyenne (1).

Nous voilà loin, on en conviendra, de l'ignorance universelle dont une presse ou trop peu documentée, ou trop déloyale, parle sans cesse.

(A suivre).

---

(1) Exactement 71,97. — Voir pour ce renseignement et quelques autres : *Les Questions controversées de l'histoire et de la science*. — Paris, Sanard et Derangeon, 1894).

(1) *Essai d'éducation nationale*. — La Chalotais.

# Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (\*)

## XI.

### Le principal exercice d'un patronage.

**S**i dans une revue pédagogique on posait cette question : Quel est l'exercice principal d'un patronage ? Elle recevrait des réponses bien diverses.

L'un dirait : c'est la gymnastique. Elle assouplit le corps, fortifie les membres, elle prépare des hommes robustes et forts.

Un autre répondrait : Il me semble que c'est la caisse d'épargne. N'est-il pas d'une souveraine importance d'habituer de bonne heure nos enfants à se priver de friandises, à éviter les dépenses inutiles, afin qu'ils deviennent des jeunes gens rangés, capables de fonder une famille, et ensuite des pères économes et prévoyants qui transmettront ces vertus à leurs enfants.

D'autres, plus initiés aux choses des patronages, diraient peut-être : Il est difficile de décider quel est l'exercice d'un patronage qui l'emporte sur tous les autres, mais il nous semble qu'il y en a plusieurs qu'on peut estimer d'une importance capitale. Nous ne parlons pas de la messe qui est obligatoire pour tout chrétien ; mais des jeux variés, attirant les jeunes gens, et les éloignant des mauvaises compagnies, des pièces de théâtre, bien préparées et assez fréquentes, les occupent longtemps à l'avance, intéressent leurs parents et les bienfaiteurs de l'œuvre. Je suis également d'avis qu'il n'est guère possible de se passer d'excursions, de promenades, car ce sont des récompenses qui délassent, qui instruisent ; elles sont l'âme d'un patronage.

Si l'enquête se continuait, plus d'un opinerait pour le cercle. A seize ans, dirait-on, le jeune homme ne peut plus jouer comme un enfant et c'est le moment critique ; il faut le faire persévérer à tout prix, et il n'y a pas d'autres moyens que le cercle, où il peut jouer au billard, aux cartes, fumer, lire de bons journaux et ainsi éviter le danger mortel du café ou de l'estaminet.

Certains laïques pieux diraient : Aujourd'hui que la science est à l'ordre du jour, les classes du soir, du dimanche, sont le meilleur moyen de multiplier et de conserver nos jeunes gens.

Beaucoup de prêtres n'hésiteraient pas à répondre ainsi. Evidemment les principaux exercices d'un patronage sont la messe avec une instruction chaque dimanche et la communion pascale ; mais il ne faudrait pas multiplier les exercices religieux car il importe souverainement de faire prendre aux jeunes gens des habitudes qu'ils puissent garder.

Enfin, d'autres diront : Le principal exercice d'un patronage, c'est la communion fréquente : c'est là que doivent aboutir tous les autres. Un grand directeur de patronage, M. Timon David, de Marseille, mesurait les progrès de son œuvre par le nombre croissant des communions qui s'y faisaient chaque année. Selon lui, la communion était bien l'exercice principal d'un patronage, comme elle est l'acte par excellence de la vie chrétienne.

Sur ce dernier point, Dom Bosco ne pensait pas différemment. Voici d'ailleurs comme il s'en explique dans son règlement (2. de partie, ch. VIII). Nous traduisons littéralement.

Art. I. — N'oubliez pas, mes chers jeunes gens, que les deux plus puissants appuis que vous avez pour marcher sûrement dans la voie du ciel, sont la confession et la Communion. C'est pourquoi regardez comme le pire ennemi de votre âme celui qui voudrait vous éloigner de ces deux sources de vie.

Art. II. — Au patronage il n'y a jamais obligation rigoureuse de s'approcher des sacrements ; et cela, afin que nul ne le fasse par crainte, mais toujours librement et par amour. Néanmoins, l'exemple sur ce point nous est fort utile, et nous sommes édifiés de voir un grand nombre de nos camarades communier chaque quinzaine, chaque semaine, et même tous les jours en vaquant à leurs occupations ordinaires. Les premiers chrétiens communiaient tous les jours, et l'Église, par la bouche du Concile de Trente, recommande aux chrétiens de communier chaque fois qu'ils assistent à la messe.

Pour moi, je conseille à tous mes jeunes gens du patronage de se conformer à la règle donnée par le catéchisme du diocèse, qui demande la communion bi-mensuelle ou du moins mensuelle. S. Philippe de Néri, ce grand ami des jeunes gens, leur disait son désir de les voir se confesser tous les huit jours et de communier encore plus souvent avec la permission de leur confesseur.

(\*) Voir *Bulletin* de Janvier 1906.

Art. X. — Après la communion, faites au moins un quart d'heure d'action de grâces. Ce serait une grande irrévérence si, quelques minutes après avoir communiqué, on quittait l'église, ou bien si l'on s'y occupait à rire, à causer ou à regarder de côté ou d'autre. »

Néanmoins pour Dom Bosco, malgré l'importance qu'il lui donne, la Communion n'est pas le principal exercice du patronage. Quel est-il donc ? Nous le voyons au chap. VIII du règlement. Cet exercice, c'est le Catéchisme. Car, sans

nos divisions ou sections de catéchisme sont très nombreuses, et que d'autre part nous avons des laïques instruits et zélés, on pourra leur confier une classe de catéchisme. Mais que ce soit toujours un prêtre qui fasse le catéchisme à la division supérieure.

Et Dom Bosco entre dans des détails très précis pour que le catéchisme soit bien fait ; il indique même la place de chaque division : il y en a une dans le chœur de l'église, une autre dans une chapelle de la S. Vierge, une troisième dans



**MATTO-GROSSO** — Départ des Missionnaires attachés à la nouvelle Colonie de l'Immaculée Conception.

le catéchisme, c'est-à-dire, sans l'instruction religieuse donnée familièrement, d'une manière intelligible, les autres exercices religieux, la Communion elle-même, n'ont plus de valeur. L'homme est un être raisonnable, il doit agir avec connaissance, discernant ce qu'il fait et pourquoi il le fait.

D. Bosco s'adressant aux catéchistes s'exprime ainsi ; « (Art. I) Une des principales fonctions du patronage est celle du catéchiste, parce que le but principal du patronage est d'instruire de la doctrine chrétienne ceux qui le fréquentent.

O Catéchistes, dit-il, en enseignant la doctrine chrétienne, vous faites une œuvre de grand mérite devant Dieu, parce que vous coopérez directement au salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, en leur montrant le chemin qu'il faut suivre pour arriver au ciel. Vous avez également un grand mérite devant les hommes et vos élèves vous béniront à jamais de leur avoir appris à devenir de bons chrétiens, de bons citoyens, utiles à leur famille et à la société.

Art. II. — Autant que possible, les catéchistes doivent être prêtres ou clercs ; cependant comme

celle de S. Louis, et ainsi de suite. Quant aux catéchistes, dit-il, ils devront se trouver à leur poste au premier signal et ne jamais quitter leur section. Tous, au son de la clochette, auront soin de raconter l'histoire. Cette histoire sera un trait pris dans la Bible, ou dans la vie des Saints, ou bien l'on exposera clairement, dans un style populaire, un apologue destiné à faire ressortir la laideur du vice et la beauté de la vertu.

Puis Dom Bosco indique le but moral du catéchisme. « Les vices qu'il faudra combattre, ainsi s'exprime-t-il, sont le blasphème, la profanation du dimanche, l'impureté, le vol, le défaut de contrition ou de sincérité en confession. Au contraire, les vertus à recommander sont : la charité envers les camarades, l'obéissance aux supérieurs, la fuite de l'oisiveté et des mauvaises compagnies, la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Quant aux qualités d'un bon catéchiste, elles sont les suivantes : l'amabilité pour attirer les enfants, tout en leur faisant comprendre qu'ils doivent être sérieux au Catéchisme, à cause de l'importance des choses qu'on y enseigne ; une

grande douceur dans la manière d'avertir et de reprendre ; l'estime de ses élèves à qui on ne devra jamais adresser des paroles de mépris, mais toujours des paroles d'encouragement. Personne n'ira faire le Catéchisme sans s'être bien préparé. On fera réciter la lettre, et les explications seront brèves. Le catéchiste parlera peu et fera parler beaucoup les élèves.

Comme on le voit, la pensée de Dom Bosco est claire ; pour lui, l'exercice qui prime tous les autres au patronage, est le catéchisme. En effet, sans le Catéchisme, il est impossible de confesser les enfants ; ils ne savent rien dire et ils ne comprennent pas ce que vous leur dites ; c'est comme si l'on conversait avec un morceau de bois. Au contraire, catéchisez-les, et immédiatement vous voyez leur conscience se former et vous aurez des aveux qui aboutiront facilement à la contrition et au ferme propos.

Il faut en dire autant de la communion qui n'est profitable qu'à la condition d'une instruction suffisante sur les mystères de la foi, et en particulier sur celui de l'Eucharistie.

Le principal exercice d'un patronage est donc bien le Catéchisme. Ainsi pensait Dom Bosco, et il serait à souhaiter que tous les directeurs des œuvres de jeunesse pensent de même.



## Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 décembre 1905 : Origène et l'origénisme — I. Origène dans l'origénisme, *Ferdinand Prat* — Les catholiques français et le droit commun, *Gaston Sortais* — Le gouvernement de soi-même et l'idée, *Antonin Ey-mieu* — La Littérature belge — II. Les caractères nationaux, *Joseph Boubée* — De la création d'une bibliothèque d'études religieuses et sociales, *J. B. Piolet* — Bulletin théologique, *Paul Bernard* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 décembre 1905 : Les catholiques français et le droit commun — Les objections, *Gaston Sortais* — Pourquoi l'épiscopat s'est trouvé faible en face de Napoléon, *Paul Dudon* — Réconciliation du dogme et de la pensée moderne — A propos de Newman et de ses disciples, *Stéphane Harent* — La Littérature belge — III. Quelques défauts, *Joseph Boubée* — Pour l'Action populaire, *Henri Chérol* — Béthléémmites, *Célestin Chevalier* — Bulletin d'économie sociale, *Charles Antoine* — Revue des livres — Événements de la quinzaine — Table du tome 105 — Tables de l'année 1905.

Newman, *La Psychologie de la Foi*, par Henri BRÉMOND. (Collection *La Pensée chrétienne*). — 1 vol. grand in-16. Prix : 3 fr. 50; franco, 4 fr. — Librairie BLOUD et C.ie, 4, rue Madame, Paris (VI).

La Psychologie de la Foi, est au cœur même de la philosophie newmanienne : tous les livres de Newman, de façon ou d'autre, reviennent à ce grand sujet. M.

Brémond, propagateur persuasif du Newmanisme en France, a recueilli dans cette œuvre considérable et particulièrement dans la Grammaire de l'Assentiment les textes qui éclairent le mieux la pensée du célèbre théologien sur ce grave problème de la Foi. C'est dire que l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public est appelé à rendre les plus grands services à tous ceux que préoccupe ce problème, qui est celui même de la vie. Newman, en effet, semble avoir été, dans le plan providentiel, le docteur choisi par Dieu pour montrer qu'il n'y a aucune incompatibilité entre les exigences immuables de la vérité dogmatique et les besoins de la conscience moderne. M. Brémond montre fort bien, dans une longue introduction, comment Newman ne fut jamais le « théologien libéral » que plusieurs imaginent voir en lui. Ces préliminaires posés, il expose et commente la pensée du maître sur les relations entre la raison et la foi.

**L'Enseignement de Jésus, d'après les Évangiles synoptiques**, par Mgr P. BATAFFOL, recteur de l'Institut Catholique de Toulouse. 1 vol. grand in-16 de la *Bibliothèque de l'Enseignement scripturaire*. Prix : 3 fr. 50; franco, 4 francs. Librairie BLOUD et C.ie, 4 rue Madame, Paris (VI).

Le Recteur de l'Institut catholique de Toulouse divise son exposé en sept chapitres :

I. La méthode d'enseignement de Jésus. — II. L'enseignement de Jésus et la loi juive. — III. La paternité de Dieu. — IV. La religion de l'homme nouveau. — V. Le royaume de Dieu. — VI. Jésus lui-même. — VII. L'avenir.

Sous ces sept titres, l'historien embrasse les grandes lignes et les idées organiques de l'enseignement du divin Maître. Pareille synthèse n'est pas une présentation totale de l'enseignement de Jésus, lequel n'est intégré que si l'on unit le quatrième Évangile et la tradition chrétienne aux données fournies par les trois Synoptiques. Mais cette synthèse, partielle, préalable, est la base scientifique, sans laquelle rien ne se construit solidement, à s'en tenir loyalement à la méthode historique.

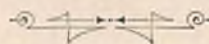
*L'Enseignement de Jésus* se trouve être, qu'on le veuille ou non, une réponse à *l'Évangile et l'Église*. Le Recteur de Toulouse, cependant, s'est tenu en dehors de toute controverse, comme aussi bien en dehors de toute apologetique : il n'a voulu faire qu'un exposé historique.

L'introduction du livre est consacrée à montrer comment la tradition synoptique, en ce qui concerne l'enseignement de Jésus, est d'une authenticité substantiellement inattaquable.

**L'Église Catholique en Indo-Chine**, par J.-B. PIOLET, 1 vol. in-12 (Collection *Science et Religion*) (n. 375). Prix : 0 fr. 60 — Librairie BLOUD et C.ie, 4 rue Madame, Paris (VI).

Cet opuscule fait partie de la série qui se propose, dans la collection *Science et Religion*, de faire connaître, de très exacte façon, la situation actuelle du catholicisme dans les différentes parties du monde. On y trouvera les renseignements les plus précis sur l'Église catholique dans l'Indo-Chine anglaise (Birmanie, presque île de Malacca), au Siam et dans l'Indo-Chine française (Annam, Tonkin, Cochinchine, Cambodge, Laos).

On n'a omis aucun des détails ethnographiques et géographiques qui pouvaient être utiles à la claire compréhension du sujet.







## Matto-Grosso (Brésil)

### Mission des Coroados-Bororos.

*Relation de Dom Malan (1)*

#### La Colonie de l'Immaculée-Conception.

*Très Vénéré Père,*

C'est, le cœur inondé de la plus douce joie, que je viens aujourd'hui vous faire connaître la réalisation de nos très vifs désirs, et par conséquent vous parler d'un événement qui certainement mérite d'être inscrit en caractères d'or dans les Annales de la Mission salésienne du Matto-Grosso ; il s'agit en effet de la fondation providentielle d'une nouvelle Colonie indigène sous l'auguste titre de l'Immaculée Conception.

Depuis deux ans et demi environ, nous nous préoccupions de l'avenir ; nous sentions qu'il était absolument nécessaire d'établir une nouvelle résidence parmi les Bororos, qui n'étaient plus pour nous des inconnus, à une distance de près de soixante kilomètres de notre florissante colonie du Sacré-Cœur de Jésus. Mais les grandes entreprises coûtent tant de sacrifices, nombreuses sont les difficultés qui proviennent les unes, du manque de personnel, les autres, de la pénurie de ressources. Néanmoins et par suite d'efforts vraiment extraordinaires, nous sommes parvenus à surmonter quelques uns des obstacles rencontrés, et sans nous préoccuper des autres, confiants dans la divine Providence toujours si bonne, nous voilà arrivés à nos fins.

Pour ce qui est du personnel mon dernier voyage à Turin, m'a été favorable. Grâce à l'intérêt que vous, bien vénéré Père et nos cher Supérieurs Majeurs, vous, avez bien voulu montrer

pour notre Mission, j'ai pu retourner sur le champs de travail accompagné d'aimables confrères, peu nombreux hélas ! mais disposés à faire le bien autour d'eux. Et ainsi nous avons donc pu jeter les fondements de cette entreprise dont les résultats dépendent de la grâce du Seigneur, du concours plein d'abnégation des vaillants ouvriers et de la générosité des Coopérateurs, désireux de soutenir les Œuvres de Dom Bosco dans ces lointaines régions du Brésil. Certes, je dois le déclarer, le voyage que j'ai fait en Europe a été véritablement providentiel sous le rapport des offrandes qu'il m'a été donné de recueillir et qui nous ont été d'un si grand secours ; mais qu'est-ce que cela, quand on songe à l'affreuse misère que nous devons soulager, et déjà ces pauvres ressources ont fondu dans mes mains comme la neige fond sous l'action du soleil.

Cela posé, bien cher Père, j'en arrive à vous dire que je partis le 8 juin de la Colonie du Sacré Cœur, avec Dom Balzola, Dom Salvetto, notre coadjuteur Gabet, Mr. Pie Bueno et un indien ; notre intention était de découvrir l'endroit que la Providence destinait à la nouvelle entreprise. Deux bons amis avaient tenu à nous accompagner, Mrs Francesco de Carvalhes et Hector Ferreira fils. Après quelques heures de voyage nous parvenions à l'*Estação* « *General Carneiro* », où M. Ferreira nous offrit la plus gracieuse hospitalité. Par une coïncidence des plus heureuses nous trouvions là M. Lobo, le Major Cicéron, et M. Marques, estimés *fazendeiros*, habitant, les premiers, tout auprès des fleuves Araguaya et Diamantino, le dernier, près de *Registro*. Ils venaient de points diamétralement opposés et se rencontraient à l'*Estação* sans s'y être donné rendez-vous.

Cette réunion me sembla providentielle ; ces bons amis connaissant parfaitement ces fertiles contrées me donnèrent des indications précises touchant cette région et les indiens qui l'occupent, et ces renseignements nous furent bien précieux. Le lendemain, en la fête de Notre Dame des Grâces, nous nous avançons, au nombre de quinze, et porteurs de quelques provisions, vers le fleuve *Barreiro*. Nous le traversons au moyen d'un *batelão*, embarcation faite d'un seul tronc

(1) Voir *Bulletin* de Janvier 1906.

d'arbre de 12 mètres de longueur sur un de largeur, et capable de porter plus de vingt personnes. Quinze minutes plus tard nous étions sur la rive opposée, les uns, armés de fusils pour se défendre des animaux féroces qui abondent dans ces forêts, les autres portant de longs couteaux de chasse pour se garantir des serpents qui pullulent en ces lieux, et aussi pour se frayer un passage à travers d'épais fourrés, véritables labyrinthes. Hélas ! aucun de nous n'avait pensé à se protéger contre des myriades d'insectes qui couvrent le sol ou obscurcissent l'air, tous plus agaçants les uns que les autres, que ce soient des *carrapatos* ou des *pinguinhos*, des *moquins* ou des *borrachudos*.

Nous parvenons enfin au petit fleuve *Aracy*, dont les eaux calmes et cristallines devront plus tard servir à l'usage de la nouvelle colonie. Nous étudions aussi bien que possible la direction de son courant en en suivant le cours pendant près d'une heure, et c'est alors que nous avons le plaisir de découvrir une magnifique cascade d'une hauteur de quinze mètres et d'un débit de près d'un demi-mètre cube. Il est près de midi et nous nous installons dans cet endroit enchanteur pour y prendre notre frugal repas et quelques instants de repos bien mérité ; après quoi, nous continuons notre exploration jusqu'à ce que la Providence ne nous fasse rencontrer l'emplacement convenable pour y établir la Colonie. Cela ne tarde guère et nous avons bientôt le bonheur de le découvrir. Grâce en soient rendues à Dieu !

Je crois le moment venu de vous décrire d'une manière sommaire la position exacte de cette colonie naissante. Elle est placée en face du fleuve *Passavinte* ou *Barreiro* qui la baigne dans la direction ouest, et qui suivant son cours continue à la baigner à l'est jusqu'à sa jonction avec l'impétueux *Araguayá*, que l'on appelle en général *Barreiro*, bien que quelques uns les veuillent sans raison appeler *Garças*. Les huttes et cabanes s'élèvent sur la rive droite du *Barreiro*, et par conséquent à gauche de l'*Aracy* qui fait entendre jusque là l'éternel murmure de sa limpide et belle cascade. Sa beauté n'est pas sa seule qualité, et sous peu, nous l'espérons, cette chute d'eau nous rendra les plus grands services, en donnant la force motrice nécessaire au mouvement des machines, et, s'il plaît à Dieu, à l'installation de la lumière.

Cette situation merveilleuse entre ces différents cours d'eau plaît beaucoup aux Indiens qui ne dressent leurs tentes que près des fleuves dont ils savent tirer le meilleur parti pour la pêche, et même pour leur défense en cas de guerre. C'est qu'en effet s'ils se voyent attaqués à l'improviste, ils se jettent dans l'eau, y plongeant profondément pendant dix ou quinze mi-

nutes et en reparaisant souvent à une grande distance de leur point de départ.

Ce nouveau centre de mission nous est également agréable à nous, si nous avons égard à la manière de vivre usitée des indiens. Ceux-ci en effet sont accoutumés à la vie nomade et par conséquent ils sentent la nécessité de changer d'air de temps en temps, principalement surtout lorsqu'ils ont terminé leurs approvisionnements. Cette nouvelle colonie leur fournit un endroit pour leurs déplacements, sans qu'ils aient rien à perdre de leur avancement dans la vie religieuse et civilisée. Les deux colonies du Sacré Cœur et de l'Immaculée Conception, distantes de huit lieues l'une de l'autre, serviront de points de réunion. Il était douloureux de voir de ces bons indiens qui avaient vécu pendant une certaine durée auprès des missionnaires et appris quelque chose de la civilisation, s'éloigner de la Colonie durant quelques mois et y revenir ignorants et aussi sauvages que par le passé. Nous n'aurons plus cela à craindre avec la nouvelle fondation, car alors même qu'ils changeraient de place, ils continueront de recevoir une éducation basée sur les mêmes principes.

Lorsque le soir fut venu, à l'heure si douce de l'*Angelus*, nous retournâmes à la station télégraphique à peine éloignée de trois kilomètres, et où l'aimable ami M. Ferreira nous avait préparé un repas réconfortant. Nous remontons ensuite à cheval et vers minuit nous étions de retour à la Colonie du Sacré Cœur.

Nous décidâmes de faire l'inauguration de cette nouvelle fondation le 22 du même mois.

Ici je dois citer un exemple bien édifiant, inspiré certainement par la plus pure charité chrétienne. Entre notre première visite et le jour de l'inauguration, notre excellent ami M. Francesco di Carvalhaes, aidé de M. Lisbõa et des employés télégraphistes Moraes, Theotonio, etc. construisirent un élégant *rancho* au moyen de troncs d'arbres placés horizontalement et devant servir de chapelle provisoire jusqu'au moment où nous pourrions en élever une beaucoup plus convenable. M. Ferreira, toujours généreux, se chargea encore, avec ses aimables enfants, de préparer les repas aux ouvriers occupés à la construction de ce temple de style original et trop simple, mais bien pittoresque et très poétique qui fut terminé dans l'espace de deux jours et demi. Je ne puis mieux manifester la reconnaissance que je dois à ces dévoués Coopérateurs si zélés dans cette œuvre d'évangélisation qu'en leur répétant du fond du cœur : « Dieu vous bénisse » Oui ! que le Seigneur qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom saura largement reconnaître la générosité de ces bienfaiteurs.

Le 21 juin, en ce jour où la jeunesse catholique invoque Saint Louis, son protecteur, je me mettais en route avec Dom Balzola, l'indien Jules et le personnel de la nouvelle colonie composé de Dom J. Salvetto comme directeur, les jeunes abbés Sena et Rinetti et le frère coadjuteur Gandon, pour la fondation de l'Immaculée Conception. Nous étions précédés d'un petit chariot tiré par six paires de bœufs et contenant le strict nécessaire pour cette installation. Comme ces débuts furent humbles et pauvres ! Les vivres pour les premiers vingt jours furent fournis par la Colonie du Sacré-Cœur.

Fête-Dieu.. De partout sur la terre s'élevait l'*Hosanna* sublime qui s'unissait à celui des Anges et des Séraphins du Ciel. Et voilà que nous aussi, dans un coin de ces immenses forêts, nous faisions entendre notre cri d'allégresse et de reconnaissance. Le Dieu de l'Eucharistie prenait possession d'un nouveau territoire où désormais son nom serait invoqué dans la suite des siècles. Sa divine Mère devait, elle aussi, se réjouir, car c'était sous son patronage que se jetaient les bases de ce nouveau centre de mission.

Notre modeste chapelle s'était parée d'ornements *sui generis*, et cependant élégants dans



MATTO-GROSSO — Vue d'ensemble de la Colonie du Sacré-Cœur. Chapelle provisoire et résidence.

Au soir nous arrivions au fleuve *Barreiro* dont les eaux bouillonnaient furieusement. Nous aurions voulu le traverser avec tous les bagages, mais la nuit obscure couvrit rapidement toute la campagne. Nous dûmes donc y renoncer : cependant Dom Salvetto et deux ou trois autres personnes portant quelques menus objets, se risquèrent à passer de l'autre côté. Quant à nous, nous nous décidâmes à camper sur la rive et à y passer la nuit. Le lendemain et de grand matin nous passions à notre tour le fleuve dont le courant était très fort, tirant après nous les bêtes de somme qui ne nous suscitèrent pas de trop grandes difficultés. Le reste du voyage fut heureux, et personnel et matériel arrivèrent sans encombre au lieu indiqué. Une joie indicible se lisait sur tous les visages. Nous étions au 22, jour où cette année la sainte Église célébrait avec la plus grande pompe la solennité de la

leur simplicité ; des feuilles de palme avaient été artistement disposées et formaient de gracieuses guirlandes. Tous les bons amis dont j'ai donné les noms au cours de cette relation assistèrent au saint Sacrifice, ainsi qu'une députation de chaque tribu des Borôros. Quelle profonde impression firent sur moi comme sur tous les assistants ces cérémonies liturgiques accomplies pour la première fois et dans le plus religieux silence sous cette voûte de verdure ! Elles se terminèrent par la prière dans laquelle nous demandâmes au Seigneur de faire descendre ses plus abondantes bénédictions sur ce nouveau champ qu'on allait défricher, sur les Missionnaires qui devaient y travailler de toutes leurs forces et sur les chers sauvages qui viendraient s'établir dans cet asile de la paix et s'instruire à cette école de la vraie civilisation et du progrès moral et religieux.

La Colonie de l'Immaculée Conception est donc définitivement et officiellement établie.

Vous devez facilement comprendre, très vénéré Père Dom Rua, tout ce que j'ai ressenti de bonheur en voyant l'œuvre ainsi fondée. Quel hymne de reconnaissance et d'amour j'ai adressé au Seigneur pour son immense bonté envers nous à qui il a bien voulu concéder ces missions dans cette immense contrée du Brésil.

En même temps que je vous faisais parvenir la nouvelle de cet heureux événement, j'ai cru de mon devoir de la communiquer aussi à différents personnages qui ont tant à cœur la civilisation de ces pauvres sauvages et qui m'ont offert leur concours si précieux. Je me permets de vous donner connaissance de quelques unes des réponses qui furent faites aux télégrammes que j'envoyai pour notifier la fondation de la nouvelle colonie.

*Petropolis*, 23 juin — Je vous envoie mes félicitations et je bénis de tout cœur la nouvelle Colonie indigène — *Tonti, Nonce Apostolique.*

*Cuyabá*, 23 juin — Que Notre Seigneur Jésus-Christ bénisse et fasse prospérer la nouvelle Colonie de l'Immaculée-Conception — Charles d'Amour, évêque.

*Goyaz*, 22 juin — Je fais des vœux pour la prospérité de la nouvelle colonie — Fr. André, Supérieur des Dominicains.

*Rio de Janeiro*, 24 juin — Je vous suis très reconnaissant et je vous offre toutes nos félicitations = Doct. Emanuel Murтинho, Ministre suprême du Tribunal fédéral.

*Cuyabá* — 30 juin — Je vous suis très reconnaissant d'avoir bien voulu m'apprendre que vous avez réalisé l'inauguration de la colonie indigène du Rio Garças, et que n'ayant pas trouvé là un endroit propice pour y installer l'Observatoire Météorologique *Colonello Paes de Barros* vous vous déterminez à l'élever sur une des collines de la Colonie du Sacré-Cœur qui offre de meilleures conditions. Toutes mes félicitations à la vaillante mission salésienne que vous représentez si bien, pour cette initiative belle et si utile. — Colonel Antonio Paes de Barros.

*Rio*, 6 août — Je me réjouis de la fondation de la nouvelle colonie d'Araguayá. — Doct. Benedetto da Sousa, député fédéral.

*Rio*, 24 juin — Je vous remercie de la nouvelle que vous avez bien voulu m'envoyer, concernant l'inauguration d'une nouvelle colonie pour les Borôros, sur les rives du Rio Garças et je me réjouis avec vous de l'immense service que vous rendez à l'État du Matto-Grosso — Doct. Aquino Ribeiro, député fédéral.

*Cuyabá*, 23 juin. — Merci de la nouvelle de l'inauguration d'une nouvelle colonie indigène sur le fleuve Garças. Cordiales salutations et

souhaits sincères — Doct. Elia Machado, chef du district télégraphique du Matto-Grosso.

*Boa Vista*, 4 juin. — Merci de tout cœur pour la nouvelle que vous m'annoncez de l'inauguration d'une nouvelle colonie indigène à *Aracy*. Toutes mes félicitations pour la généreuse protection que vous donnez aux Borôros de cette région. Mes vœux les plus sincères pour la prospérité de cette cause sublime à laquelle vous travaillez. Salutations cordiales. — Doct. Rondon.

En lisant ces télégrammes envoyés par des personnes autorisées, vous pourrez, bien cher Père, vous convaincre que notre Pieuse Société est aimée et bien vue de toutes les autorités ecclésiastiques et civiles. On découvre partout la main toutélaire de la Divine Providence qui ne cessera pas de nous protéger constamment.

J'aurais à vous entretenir de beaucoup d'autres choses, et tout particulièrement de l'arrivée à l'improviste de trois caciques ou chefs avec leurs tribus respectives, mais je m'arrête pour cette fois, me réservant de continuer plus tard le récit de mon voyage à travers les majestueuses forêts du Matto-Grosso.

Veillez, vénéré Père, bénir la nouvelle colonie ainsi que toute la mission salésienne du Matto-Grosso et d'une manière particulière celui qui se dit

Votre enfant dévoué dans le Cœur de Jésus  
Dom ANTOINE MALAN  
prêtre.

Le Cousin Jehan « Compagnon d'armes du Chevalier-Apôtre » — Par M. le chanoine Rosière. — Un beau volume in-8° de 300 pages avec photogravures. — Prix : 2 fr. 25 (franco 3 fr.). — Chez l'auteur, 19, rue des Feuillants, Poitiers.

Le plus bel éloge de cet ouvrage se trouve renfermé dans la lettre que Mgr Pelgé voulut bien adresser à l'auteur, et dont voici quelques extraits :

« Monsieur le chanoine.

« Je viens de lire la *Vie de M. l'abbé Chauvin*, ancien curé de Persac. Elle est des plus attachantes, et tous ceux qui ont connu l'incomparable pasteur vous seront reconnaissants d'avoir heureusement fait revivre une physionomie qu'il importait de ne pas laisser disparaître dans l'oubli.

«...Aux poètes votre livre fera passer d'agréables instants. Eux, les amis des Muses, pourraient-ils ne pas se réjouir du succès qui couronna ses efforts, succès qui alla jusqu'à lui valoir d'être honoré, un jour, par S. E. le cardinal Pie, du titre de « barde poitevin. »

« Et puis quel beau modèle pour le clergé!...

« Comment le prêtre qui a charge d'âmes n'éprouverait-il pas le besoin de marcher sur les traces de ce pasteur exemplaire ?

« Il réalisa parfaitement l'idéal du curé de campagne.

«...A vous donc, Monsieur le chanoine, mes très sincères félicitations ! A votre livre tous mes vœux de plein succès !

« Veuillez agréer, etc.

† HENRI, évêque de Poitiers.

PAGE À RELIRE

La récente catastrophe de la Calabre remet en mémoire la page suivante où, avec l'autorité qui s'attache à son nom, Mgr Gerbet donne la raison divine des fléaux. Elle sera lue, croyons-nous avec intérêt.

**D**evant certaines catastrophes, terribles et imprévues, ne serait-on pas tenté de croire que la Providence a des caprices barbares, des fantaisies foudroyantes où elle semble se complaire dans les coups qu'elle porte, et jouer, pour ainsi dire, avec des cercueils?

Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde ainsi? Est-ce qu'il n'aurait pu, avec sa puissance et son intelligence infinie, organiser la nature de telle sorte qu'elle n'eût offert que les traces de son infinie bonté?

Sans doute il eut été libre de le faire, comme il a été libre de choisir l'ordre actuel. D'où vient donc qu'il a préféré un plan où sa bonté semble, à en juger par les apparences, être en défaut, où elle recule, en quelque sorte, pour faire place à quelque chose qui n'est pas elle?

La philosophie humaine cherchera tant qu'elle voudra le mot de cette énigme: elle n'en trouvera pas de meilleur que celui qui est suggéré par la foi. La foi nous dit que le monde des corps n'a pas sa raison d'être en lui-même et qu'il n'existe qu'en vertu de son rapport au monde des esprits; que l'ordre matériel est adapté à l'ordre spirituel; que les combinaisons de l'un sont coordonnées aux convenances de l'autre; que Dieu a voulu qu'il y eut des tempêtes dans la nature, parce qu'il y a de coupables orages dans le cœur de l'homme; que les fléaux pestilentiels ont été prédestinés à punir les épidémies qui

ravagent les âmes; qu'en un mot, le moral, dans sa marche à travers le monde, est condamné à traîner sur ses pas des maux physiques, comme un corps en mouvement traîne son ombre après lui. Dieu a jugé qu'un univers matériel, qui ne serait que le serviteur de sa bonté, serait moins digne de sa sagesse que celui qui est aussi le ministre de sa justice. Nous concevons ainsi que l'absence apparente de sa bonté, dans les calamités du monde physique, est, au fond, la présence de sa justice dans le monde moral, et que ce qui semble être un désordre particulier n'est en réalité qu'une sublime condition de l'ordre universel.

Cette doctrine est résumée, sous une forme touchante dans une prière que l'Église a prescrite à ses ministres d'offrir à Dieu dans les temps de mortalité. Elle est conçue en ces termes: « Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'oblation de ce sacrifice vienne à notre secours, afin que, par sa puissance, elle nous affranchisse de tous nos égarements, et qu'elle nous fasse échapper aux incursions de tout ce qui vient pour nous perdre. » Dans cette prière, l'Église a particulièrement pour but de prévenir ou d'arrêter les effets du fléau; mais elle ne le nomme pas en première ligne, elle nous fait d'abord monter jusqu'à son principe; elle demande, avant tout, que nous soyons délivrés de nos péchés, parce qu'elle sait que les meilleures prières contre les maux physiques doivent commencer par reconnaître, avec une humble foi, qu'ils ont leur source première dans les désordres du monde moral, et qu'il faut détourner le cours de la justice pour retrouver la bonté.

Mgr GERBET.



## L'Étude de l'Histoire Sainte

L'article suivant a paru, il y a quelque temps déjà, dans la *Semaine religieuse* de Chalons :

**L'**Histoire sainte a été rayée de nos programmes d'instruction primaire. Les catholiques s'en sont plaints, en se plaçant au point de vue religieux. Ils déplorent qu'un enseignement aussi important pour la religion soit banni de l'école. C'est sur l'Ancien et le Nouveau Testament que repose tout l'édifice de notre foi ; c'est dans leurs pages qu'est contenue la Révélation ; les personnages de l'Ancien Testament ont ou prophétisé ou figuré Jésus-Christ, dont le Nouveau Testament nous raconte la vie et nous expose la doctrine. Pour l'enfance surtout, les vérités religieuses ont besoin de prendre un corps, de s'incarner, pour ainsi dire, dans un homme ou dans un fait, pour se graver dans l'imagination. Les catholiques ont dit tout cela, ils ont demandé la réintégration au programme des histoires de la Bible, et on n'a pas fait droit à leurs réclamations. Mais voilà que des laïques profanes, des hommes cultivés qui ne se réclament pas d'autre chose que de la culture même de l'esprit, de la littérature, de l'art, demandent la même chose.

Naguère, c'était M. F. Sarcey dans le *Petit Journal* ; depuis, c'est M. Legouvé dans la *Revue Bleue*. L'un et l'autre demandent qu'au nom des connaissances nécessaires à un homme bien élevé, on rende à l'histoire sainte la place qu'on n'aurait pas dû lui enlever.

Vous figurez-vous ce qu'on appelle aujourd'hui un homme cultivé, s'il ignore l'histoire sainte ? Il lui manquera en histoire, en littérature, en art, des notions indispensables, faute desquelles il serait arrêté à chaque pas.

L'histoire des Juifs est liée intimement, inséparablement à l'histoire de l'Orient, à celle de l'Égypte, de la Grèce, à celle de Rome même. Elle éclaire les autres histoires en même temps qu'elle reçoit d'elles sa part de lumière. Les découvertes modernes en Assyrie et en Chaldée lui empruntent une partie de l'intérêt qu'elles excitent. Celles faites en Perse par M. et Mme Dieulafoy nous plaisent, parce qu'elles nous rendent la demeure, le luxe, les mœurs de souverains et de peuples connus par la Bible. Les personnages de l'Évangile se meuvent au milieu du monde gréco-romain, au sein duquel ils vont accomplir leur révolution pacifique. Ne pas initier l'enfant à l'histoire d'A-

braham, de Joseph, des rois d'Israël, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Apôtres, c'est lui fermer d'avance une foule de livres, et le priver de toute une série de connaissances dont l'absence ne peut manquer de se faire sentir plus tard.

La littérature, non moins que l'histoire, demande une initiation à laquelle l'étude de l'histoire sainte ne peut rester étrangère. Vous ne comprenez rien sans cela aux grandes œuvres d'un Milton, d'un Klopstock ; vous hésitez devant ces deux chefs-d'œuvre de Racine, qui s'appellent *Esther* et *Athalie* ; une bonne partie de notre siècle, si nourri d'Écriture sainte, vous échappe. Pour comprendre Lamartine, il faut non seulement connaître la Bible, mais se l'être rendue familière. Il lui a emprunté ses images, sa couleur ; et Jéhovah et l'hymne au Christ, figurent parmi ses meilleures œuvres. Le Moïse d'Alfred de Vigny, Eloa même, supposent la connaissance de la Bible. Victor Hugo en a tiré de magnifiques inspirations, et telle page de la *Légende des Siècles* reste fermée à qui n'a pas vécu avec ce monde gracieux ou terrible que nous retrace le livre des origines du monde.

Enfin tout le monde voyage aujourd'hui. Mais la moitié des œuvres d'art que vous rencontrerez sur votre chemin suppose, pour être comprise, la connaissance de la Bible. Michel-Ange et Raphaël lui doivent leurs plus sublimes chefs-d'œuvre. La Chapelle Sixtine est célèbre dans le monde des arts. Mais est-ce qu'elle renferme autre chose que des morceaux tirés de la Bible ? C'est la Bible que Michel-Ange a peinte à son plafond, sur ses murs. Et devant ces peintures, qui ne seront jamais surpassées, vous resterez « stupides » si vous ne savez pas ce que c'est que la Création, la Chute, le Jugement dernier ! La Bible de Raphaël vous produira le même effet. Et la Transfiguration, et les Cartons de Kensington, que vous diront-ils si vous n'avez point entendu raconter les scènes qu'ils représentent ? Le Moïse de Michel-Ange a bien sa valeur peut-être, mais c'est de la Bible, et aussi le David du même, la Pietà, et tant d'autres.

N'allez-vous qu'à travers la France, ce qui est encore assez beau ? Il faut connaître la Bible pour « lire » les vitraux splendides ou les tympans sculptés de nos cathédrales. Et vous les jugez dignes, ces restes d'un passé glorieux, de vos soins et de vos efforts, puisque vous les classez, que vous les restaurez, que vous les recueillez avec amour.

Je ne dirai rien de la musique ; mais pourtant c'est la Bible qui a inspiré la *Création* de Haydn, *Joseph* de Méhul, *Mors et Vita* de Gounod..... La liste en serait longue.

## GRÂCES ET FAVEURS

### obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

**N**OTRE confiance en Marie doit être filiale. La Très Sainte Vierge n'est pas pour nous une protectrice ordinaire, et nous ne sommes pas des étrangers pour Elle. Nous sommes ses enfants et c'est à une mère que nous nous adressons lorsque nous l'invoquons. C'est donc une confiance de cœur, une confiance d'abandon filial, que nous devons avoir en Marie. Lorsque nous comptons sur les bonnes grâces du monde, lors même que nous comptons sur l'affection d'un ami, notre confiance peut admettre le doute. Hélas! quel est le cœur humain sur lequel on puisse se fier sans nulle appréhension? Mais Marie est notre mère; la moindre méfiance, le moindre doute, serait injurieux pour Elle. Et qu'y a-t-il de plus blessant pour le cœur d'une mère que la défiance de la part d'un enfant?

L'esprit de l'Église, la pratique des fidèles, l'exemple des plus saints personnages, autorisent et réclament cette confiance toute filiale en la Vierge bénie que nous appelons du doux nom de Mère. En effet, quelles fêtes célèbre-t-on avec plus de concours, de ferveur, de pompe que les fêtes de Marie? Quelles confréries sont plus répandues et plus nombreuses que les confréries établies en son honneur? Quel nom, après celui de Jésus, les fidèles ont-ils le plus souvent dans le cœur et sur les lèvres, si ce n'est le nom de Marie? Ses sanctuaires sont les plus fréquentés et les plus célèbres; ses images sont les plus honorées, les plus populaires: tout chrétien veut en avoir une sur son cœur ou dans son oratoire. Après cela, pourrions-nous craindre d'avoir pour Marie trop de confiance, trop d'abandon et trop d'amour?

\*\*\*

Je suis heureuse de vous envoyer la somme de vingt-cinq francs en offrande que j'ai promise à Notre Dame Auxiliatrice pour la remerciement d'une grâce accordée. Atteinte d'une maladie, et ayant à subir une dangereuse opération, je me suis recommandée à Marie avec confiance et Elle m'a obtenu la guérison. Ma famille s'était jointe à moi pour me recommander à la Très Sainte Vierge. Gloire, honneur à Celle qu'on n'invoque jamais en vain: je tiens à lui exprimer dans le *Bulletin salésien* ma profonde et filiale reconnaissance.

Domnom (Lauterfing), 13 décembre 1905.

ADÈLE BUTLINGAIRE  
Coopératrice salésienne.

\*\*\*

Ci-inclus un mandat poste de la petite somme promise à Notre Dame Auxiliatrice pour une faveur obtenue. Elle a rendu à mon

fil la santé que nous sollicitons d'elle. Je ne cesse de me recommander, moi et les miens, à cette puissante et bonne Mère.

Marguerettes (Gard), 14 décembre 1905.

G. D.

\*\*\*

Je pensais attendre le mois de mai, époque à laquelle, chaque année, j'envoie ma petite offrande pour vos chers orphelins, mais je ne puis résister plus longtemps au devoir de la reconnaissance.

Étant très gravement malade au cours de l'hiver dernier, par une inspiration que j'attribue au vénéré Dom Bosco et à tous ses chers fils, je me tournai avec une immense confiance vers Notre Dame Auxiliatrice et je récitai le saint Rosaire pendant une dizaine de jours. Je priai cette bonne Mère d'intercéder auprès de son Divin Fils, et elle m'a obtenu non seulement la santé du corps, que je regarde comme peu de chose, mais celle infi-

niment plus précieuse de l'âme. Je m'empresse d'exprimer à Marie ma profonde et filiale reconnaissance.

La Tour d'Aigues (Vaucluse), 16 décembre 1905.

GAUTHIER MÉLINET.

\*\*\*

J'avais promis cinq francs à Notre Dame Auxiliatrice pour la guérison de mon fils Louis, avec promesse d'insertion au *Bulletin*. Merci à cette bonne Mère.

Saint-Gervais.

Vve PH. A.

\*\*\*

Je suis tout heureux de remercier par l'intermédiaire du *Bulletin* la Vierge de Dom Bosco pour une faveur signalée qu'elle a bien voulu m'accorder. Daigne cette bonne Mère me continuer toujours sa douce protection et faire en sorte que je n'abuse jamais de sa bonté.

Tournay (Belgique), 8 décembre 1905.

H. O.

Enfant de Dom Bosco.

\*\*\*

Je vous envoie dix francs en mandat-poste, en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice.

Gloire, honneur à Celle qu'on n'invoque jamais en vain,

Grasse, 11 décembre 1905.

A. C.

\*\*\*

Ci-joint la somme de cinq francs pour accomplir une promesse faite à Notre Dame Auxiliatrice et faire dire une Messe à son autel à Turin pour les âmes du Purgatoire.

X., décembre 1905.

*Une Coopératrice salésienne.*

\*\*\*

Sous ce pli vous trouverez un mandat-poste de vingt francs pour le Sanctuaire du Valdocco, en reconnaissance d'une grâce temporelle qui a été accordée par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice,

X., décembre 1905.

H.

Coopérateur salésien.

\*\*\*

Ci-joint un mandat-poste de cinq francs en offrande que j'ai promise à Notre Dame Auxiliatrice pour la remercier de la guérison de

mon enfant. Je saisis cette occasion pour lui renouveler l'expression de ma fervente reconnaissance en la priant de me venir en aide dans un moment difficile.

Malemort (B. d. R.), 19 décembre 1905.

M. L.

*Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.*

Marseille — L. M.: 5 fr. Grâces particulières obtenues.

Paris — 5 fr. Une mère reconnaissante.

X — C. P.: Reconnaissance et amour à N. D. Auxiliatrice et à S. Antoine de Padoue.

Var — Une zélatrice: Reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour plusieurs faveurs obtenues.



# VARIÉTÉS

## Obscurantisme clérical.

NOUS empruntons à la *Revue des Deux Mondes* la suggestive citation suivante:

« A cette heure où sont traquées si vivement les Congrégations religieuses, il semble qu'il n'est pas inopportun de rappeler à nos lecteurs, en passant et brièvement, tout ce dont la société est redevable aux Religieux.

La grammaire française a été faite par des moines. — Nos Universités sont des créations ecclésiastiques. — Notre philosophie est toute entière dans la Somme de saint Thomas d'Aquin. — C'est un moine, Roger Bacon, qui invente la poudre. — C'est un évêque de Munster qui invente les bombes. — C'est un dominicain, Albert le Grand, qui invente la boussole. — C'est un autre moine, Jacques de Vitry, qui l'applique à la conduite des bateaux. — C'est le pape Sylvestre I<sup>er</sup> qui invente l'horloge à roues. — C'est un religieux, le Vénéralable Bède, qui explique les marées. — Ce sont deux moines, Orthou et Ardoïn, qui inventent l'alphabet. — Ce sont les Bénédictins d'Espagne, précurseurs de l'abbé de l'Épée,



qui apprennent aux sourds-muets à parler. — C'est un moine, Gerbert, qui introduit chez nous les chiffres arabes. — C'est un missionnaire, Gui d'Arezzo, qui invente les sept notes de la musique. — C'est un religieux, Magnan, qui invente le microscope. — Ce sont deux religieux, Lana et Beccaria, qui trouvent les lois de l'électricité. — C'est un religieux, Barranti, qui trouve le frein des locomotives. — Ce sont les Jésuites qui, dans le siècle dernier et dans ce siècle encore, dirigent presque tous les grands observatoires d'astronomie. Ils enseignent en 95 langues.

La géographie tout entière a été faite par des missionnaires, etc. De sorte que si les religieux reprenaient leurs biens, nous resterions passablement nus et les mains assez vides.»

### Pie X intime.

**P**ROMU à l'évêché de Mantoue, Monseigneur Sarto voulut revoir son ancien professeur et ami intime, Mgr. Callegari. Il se rendit donc à Padoue, heureux de saluer par la même occasion le grand thaumaturge saint Antoine, si populaire dans toute la Vénétie. Arrivé de bon matin, il se rend aussitôt à la célèbre basilique, pour y offrir le Saint Sacrifice. La mise des plus simples du nouvel arrivé éveille quelques soupçons chez le prêtre-sacristain qui, pour décharger sa conscience, lui demande son *Celebret*.

Monseigneur Sarto avait souvent prêché à Padoue et se croyait suffisamment connu: il n'avait donc pas cru se munir de cette pièce indispensable, il en résulta le dialogue suivant:

— Pourrais-je savoir, au moins, d'où vous venez?

— Mais oui, je viens de Trévise.

— Vous y exercez sans doute quelque fonction?

— Aucune, pour le moment.

— Comment! vous n'êtes ni curé, ni vicaire, ni même simple coadjuteur?

— Non, je vous l'assure, rien de tout cela.

— On manque cependant de prêtres à Trévise; et vous n'y faites rien. Vos traits dénotent chez vous cependant une bonne intelligence!

— Non, je n'y fais plus rien pour le moment; c'est absolument vrai.

— Regrettable! extrêmement regrettable!... Au reste, ajoute naïvement le prêtre-sacristain,

je connais votre évêque que nous voyons souvent ici; on dit qu'il vient de faire nommer son Vicaire général à l'évêché de Mantoue. Si vous le désirez, je lui parlerai en votre faveur. En attendant je vous autorise à célébrer la messe.

Le servant n'en reçut pas moins l'ordre de surveiller l'inconnu, et de faire un rapport exact sur la manière dont il se serait acquitté de ses fonctions saintes. Fidèle à la consigne, le servant fait ses remarques:

— Mais ce prêtre est un ange du bon Dieu! Il a célébré avec grande dévotion.

— Allons, fort bien, reprit le sacristain, dont la conscience se trouvait ainsi soulagée... J'étais inquiet, et je me reprochais déjà d'avoir accordé cette autorisation.

Après son action de grâces, aussi pieuse que l'avait été sa messe, l'inconnu demande à signer son nom sur le registre des célébrants. Quel ne fut pas l'étonnement de notre sacristain, lorsqu'il put lire: « Joseph Sarto, Évêque nommé de Mantoue! » Embarrassé, le prêtre-sacristain ne sait comment s'excuser. « Bon saint Antoine, s'écria-t-il, que ne m'avez-vous inspiré à cette heure! »

Mais Monseigneur Sarto, édifié de sa vigilance scrupuleuse, rit de bon cœur de cette aventure, embrassa le fidèle gardien, et l'emmena déjeuner au Palais Episcopal.

Inutile de dire que les relations nouées en de pareilles circonstances, allèrent s'affirmant de plus en plus entre l'Évêque et le prêtre.

La conscience du devoir est la garantie de l'estime.

### Le premier manteau rouge de Pie X.

Un journal dit tenir d'un ancien zouave, M. G. François; médaillé militaire, l'anecdote suivante qui serait bien quelque peu prophétique.

— C'était, nous dit-il, en février 1878: j'étais alors maréchal des logis aux spahis, en garnison à Tunis. Après avoir quitté le prince Mustapha, fils du bey Ali, auprès de qui je m'étais rendu, je suivais un sentier bordé d'aloès qui va de la Marsa au tombeau de saint Louis, lorsque je vis venir à moi deux prélats, l'un vêtu *de rouge*, l'autre portant une soutane noire, rehaussée de soutaches *violettes*.

Le premier était le *cardinal Lavignerie*: très bon pour les soldats avec qui bienveillamment

et familièrement il aimait à s'entretenir, il me tendit la main, me demandant des nouvelles du révérend P. Abbé de la Trappe de Statouéli, né d'Harcourt ; puis il me présenta au prélat qui l'accompagnait et me nomma celui-ci..... *Mgr. Sarto, coadjuteur du siège épiscopal de Mantoue.*

Comme l'éminent primat de Carthage continuait la conversation en me parlant de son « brigand de neveu », le capitaine Allègre, sous les ordres de qui je servais, la pluie se mit à tomber.....

Je me dépouillai de mon burnous *rouge* pour en couvrir le prélat italien qui accompagnait le cardinal, ne gardant sur moi que le blanc pour garantir mon uniforme.

— Eh !..... dit alors *le cardinal Lavigerie à Mgr Sarto*, en le contemplant, *ce manteau rouge vous va fort bien, et il y a quelque apparence que vous le porterez..... un jour !*

Le prélat italien avait alors de quarante-deux à quarante-trois ans. Son attitude était plutôt réservée ; il était plein de condescendance pour le cardinal Lavigerie, et semblait se tenir respectueusement dans sa grande ombre.

L'ondée finie, j'accompagnai les deux prélats au tombeau de saint Louis. Ils voulurent bien me convier à partager avec eux quelques biscuits et du vin de Carthage. Depuis cette entrevue, je n'ai jamais vu Mgr Sarto, et j'ignorais même qu'il fut cardinal. Le voici aujourd'hui *au rang suprême.*

C'est égal ! j'ai regretté de n'avoir pas conservé mon *burnous rouge*..... Peusez donc, *un burnous* qui avait fait prophétiser, et qu'avait porté le *futur cardinal*, puis *Pape*... Pie X !

#### Les quatre gendarmes.

Sous le règne de Louis-Philippe, entra à la Trappe d'Aiguebelle un noble gentilhomme, d'un âge avancé, qui, pour se consacrer à Dieu, avait renoncé à toutes les satisfactions de la vie, et à la plus grande de toutes, celle de finir son existence au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants. C'était le vicomte de Meaux. Comme vous le pensez bien, les oppositions qu'avait rencontrées son projet de la part de sa famille et de ses amis, n'avaient pas cessé du jour où il avait franchi le seuil du monastère. Souvent, dans sa solitude, il recevait des lettres et même des visites, dont l'objet était de le détourner de cette vie de pénitences exces-

sives dans laquelle, lui disait-on, il s'était imprudemment engagé, où sa santé s'épuiserait avant l'heure, où il enterrait des dons qu'il aurait pu faire valoir. A' bont de raisons que l'on faisait toujours mine de ne pas comprendre, le sprituel vicomte finit un jour par répondre : « Que me parlez-vous de sortir de la Trappe ? Je suis retenu ici par quatre gendarmes qui ne me permettent pas de mettre le pied dehors ». Et comme on s'étonnait — et à bon droit, n'est-ce pas ? — d'une pareille réflexion : « Eh oui. ajouta le saint religieux, les quatre fins dernières sont là qui me retiennent dans cette maison de pénitence et de prière, et m'empêchent de retourner au milieu du bien-être et des vanités du monde. Je veux sauver mon âme, je veux assurer mon éternité ; permettez-moi de mourir à la Trappe. »

Voilà, en dehors de l'amour de Dieu, quelques raisons déterminent à se fixer irrévocablement, par vœu, dans une vie de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

#### Loué soit Jésus-Christ !

UN journal allemand rapporte qu'à Bonn, un professeur allait opérer un campagnard atteint d'un cancer à la langue. De nombreux élèves entouraient le célèbre chirurgien, qui, bientôt, s'adressant au malade, lui dit :

— A mettre les choses au mieux, il faut vous résigner, mon ami, à la pensée qu'après l'opération vous ne pourrez plus parler. Et, si vous avez un désir à exprimer, quelques paroles à adresser à quelqu'un, faites-le. Songez bien que c'est la dernière parole que vous prononcerez de votre vie. Après l'opération, vous demeurerez muet.

Tous attendaient anxieux.

Le paysan courba un instant la tête et soudain ces mots partirent de ses lèvres :

« Loué soit Jésus-Christ ! »

Une vive émotion s'empara de tous les assistants et l'on vit des larmes perler aux paupières du chirurgien.

L'opération fut faite. Elle réussit. Et l'homme resta muet !

« Loué soit Jésus-Christ ! » Que ce soient à nous tous nos derniers mots !



## CHRONIQUE SALÉSIENNE

**MALTEBRUGGE-GAND (Belgique) — Le Denier de Saint Pierre.** — Il ne sera sans doute pas hors d'intérêt de dire que c'est à la ville de Gand que revient l'insigne honneur de l'institution du « Denier de Saint Pierre » en Belgique. En 1859, dans une réunion des membres de la Conférence Saint Vincent de Paul; l'un d'entre eux, ému de la triste situation dans laquelle se trouvait le Pape Pie IX, demanda à l'assemblée si elle voulait le seconder dans son grand désir de venir en aide au Souverain Pontife, affligé par toute sortes de vexations, La proposition de l'honorable membre ne sembla pas tout d'abord écoutée. Mais, sans se déconcerter, l'orateur continua à appuyer sa demande de puissantes preuves et finit par convaincre l'assemblée de l'urgence de son projet; il le fit si bien que spontanément M. le Sénateur De Block, n'écoutant que sa grande charité, tira de sa poche une pièce d'or qu'il déposa sur la table en disant : « Commençons tout de suite. — Voici pour le Denier de Saint Pierre ! » L'œuvre était fondée. Depuis lors elle n'a cessé de produire les plus consolants résultats. Au mois de janvier de l'année 1905, la pieuse Association du « Denier de Saint Pierre », au diocèse de Gand, tenait ses assises solennelles, au milieu d'un grand concours de chrétiens tous plus dévoués les uns que les autres aux intérêts du Saint Siège.

Notre dévoué directeur, le Révérend Dom Mertens, s'était fait un devoir de s'y rendre, mais quelles ne furent pas sa surprise et son émotion, lorsqu'il entendit le zélé secrétaire, M. le comte de Verspeyen, faire son quarante-quatrième rapport annuel et montrer les immenses progrès accomplis par cette belle œuvre.

De retour à l'Institut Saint Joseph il lui vint à l'idée de créer l'« œuvre du Denier » parmi les quatre-vingt dix enfants de son orphelinat. Un autre très puissant mobile d'encouragement pour l'érection de cette institution lui fut suscité par l'exemple de notre vénéré fondateur et Père Dom Bosco, dont le dévouement et l'attachement au Saint-Siège sont bien connus. En voici une preuve. Pendant que Pie IX souffrait dans son exil de Gaëte, Dom Bosco recueillit parmi ses orphelins la modeste somme de 33 francs qu'il envoya au Souverain-Pontife, avec l'assurance de son en-

tier dévouement pour les intérêts de l'Eglise et de son Chef suprême.

Dans notre petit orphelinat de Maltebrugge l'œuvre du « Denier » est donc établie et se développe, donnant de grandes espérances pour l'avenir. Le fonctionnement en est très simple. Trois collecteurs sont choisis parmi les enfants les plus recommandables par leur zèle et leur piété, pour recueillir les humbles offrandes de leurs camarades. Mais tous ne peuvent pas verser même l'obole du pauvre, c'est pourquoi un autre genre d'aumône est demandé, c'est la prière. Donc ce que le Saint Père ne reçoit pas en offrandes, il le reçoit en prières qui retombent sur lui, nous n'en doutons pas, en bénédictions abondantes.

C'est un vrai bonheur pour les zélateurs d'inscrire à côté de chaque nom le denier versé, et la Communion ou le chapelet promis aux intentions du Souverain-Pontife, glorieusement régna.

Combien notre vénéré Père, Dom Bosco, du haut du Ciel, doit être heureux de contempler tant d'actes généreux et de voir que les petits orphelins de Maltebrugge s'intéressent au bonheur du Père de tous les chrétiens ! Dieu peut-il ne pas récompenser tant de générosité ? Peut-il rester sourd aux supplications de ces chers enfants ? Que leurs chers bienfaiteurs soient rassurés ; qu'ils aient confiance ; les prières de leurs petits protégés sont certainement puissantes sur le Cœur de Jésus.

Puisse ce louable exemple être imité et susciter de nouveaux adeptes du « Denier de Saint Pierre » parmi les enfants recueillis dans les autres établissements comme le nôtre.

Daigne Notre Dame Auxiliatrice nous aider à développer de plus en plus cette belle et pieuse œuvre ! Ce sera une nouvelle source de bénédictions pour l'Orphelinat Saint Joseph de Dom Bosco à Maltebrugge-lez-Gand.

**GUERNESEY.** — Depuis six grandes semaines déjà « *La Chaumière* », plus ou moins abandonnée durant les vacances par ceux des élèves qui, ayant encore un peu de famille en France, en ont profité pour retourner au pays, s'est repeuplée de nouveau et ressemble vraiment à une ruche joyeuse où l'on ne connaît pas les frelons paresseux.

Tandis que mes jeunes humanistes s'enthou-

siasment pour Homère ou Cicéron, je profite d'un moment pour venir saluer nos excellents amis de France et renouer connaissance avec eux en leur parlant de notre fin d'année scolaire et de ses résultats.

Ceux-ci furent des plus consolants et les examens témoignèrent hautement du travail de tout notre cher petit monde. Aussi pour récompenser les premiers de chaque classe nous sommes-nous alors imposés le sacrifice d'une distribution de prix.

Ah ! certes, les jeunes lauréats étaient heureux

ce sol de France les œuvres salésiennes que la tempête y a renversées.

Au cours de l'année, nous avons, à différentes reprises, entretenu nos aimables lecteurs de la lamentable situation de notre chapelle paroissiale. A peine suffisante pour la communauté, on était obligé, le dimanche, de se tasser dans tous les coins pour permettre aux catholiques des environs d'y venir assister aux offices. Trop souvent, hélas ! il nous fut donné de voir des fidèles obligés de s'en retourner faute de place dans le lieu saint. Leur



ROME: Vue de l'église du Testaccio, une fois achevée.

et fiers en recevant avec leurs prix les éloges du vénéré supérieur de la maison, mais la joie de leurs maîtres était plus vive encore, car ceux-ci pouvaient se féliciter sans partage du travail et de la bonne volonté de leurs élèves.

Au lendemain de la distribution des prix une joie bien plus douce encore nous était réservée. Six de nos jeunes gens nous quittaient pour entrer au noviciat salésien français établi maintenant en Belgique. Six vocations religieuses et sacerdotales sur 60 élèves que compte la maison, la proportion est belle ! Et certainement nos excellents amis de France ne manqueront pas de s'en réjouir avec nous. N'est-ce pas là la meilleure preuve de la bénédiction de Dieu sur une œuvre qui est si vraiment sienne puisque dans un temps où partout l'on s'attaque à l'idée religieuse, elle lui prépare de généreux ouvriers qui feront plus tard refleurir sur

conseiller d'aller à une autre église catholique est inutile. Les églises catholiques sont rares à Guernesey et fort éloignées l'une de l'autre. Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger. Nos amis n'ont pas oublié que notre chapelle n'est ni plus ni moins qu'un hangar que nous avons transformé tant bien que mal en chapelle. Mais ces frais d'agrandissement quoique relativement peu élevés nous épouvantaient encore. Ma foi ! nous rappelant que Dom Bosco avait juste huit sous en poche quand il entreprit la construction du sanctuaire de N.-D. Auxiliatrice, à Turin, nous nous sommes mis à l'œuvre quoique plus pauvres encore que notre vénéré Fondateur. Les travaux sont commencés. Ils seront terminés pour Noël si Dom Bosco veut bien s'en soucier un peu et intéresser à ses fils de Guernesey quelques bonnes âmes de France.

Avec le mois du Saint Rosaire nous avons recom-

mencé une nouvelle année scolaire, c'est aussi la troisième année d'exil qui commence et néanmoins le nombre de nos enfants loin de diminuer ne fait que s'accroître. Nous en avons soixante-dix actuellement; si l'on voulait, si l'on pouvait, du moins, répondre aux demandes d'admission qui nous arrivent chaque jour de France, c'est le double que nous en aurions bientôt. Mais il n'y faut pas songer. Déjà pour loger tous ceux qu'abrite « La haute-mière » il a fallu résoudre un problème auprès duquel celui de la quadrature du cercle n'est qu'un jeu.

Quelques timides nous disaient au moment où nous quittions la France, que c'était vraiment folie et tenter Dieu que de transplanter à l'étranger une Œuvre comme la nôtre qui n'a jamais eu aucune ressource assurée.

Sans avoir hélas ! cette foi qui transporte les montagnes et que réclame le Sauveur, notre confiance en la Providence n'a pas été trompée, puisque l'Œuvre a vécu jusqu'à présent et qu'elle continue encore à faire le bien qu'elle réalisait à Dinan. Il en sera encore de même à l'avenir, si nos chers amis de France nous continuent le secours de leurs prières et de leur charité.

Quant à nous, nous prions toujours pour eux et pendant ce mois funèbre notre prière se fait plus suppliante encore pour eux-mêmes et pour tous leurs chers disparus.

Guernesey, octobre.

H. C.

**TOURNAI (Belgique). — La fête de l'Immaculée-Conception.** — Neuvaine et triduum préparatoire, et la chapelle se revêt des ornements les plus magnifiques, comme pour manifester à l'extérieur tout le décor dont l'âme de chacun s'est pieusement parée. Une messe tout en plain-chant élève doucement nos cœurs jusqu'au trône de notre Mère, et, avec les anges, avec les saints, ravis tout là haut dans le ciel, nous célébrons les gloires de la Vierge Immaculée. On l'a dit, le plain chant est divin. La fête si bien commencée le vendredi 8 décembre s'est continuée le dimanche. A l'issue des vêpres, M. l'abbé J. Renaud, prêtre salésien, dans une langue toute poétique, chante les prérogatives de Marie — Fille de Dieu le Père — Mère de Dieu le Fils — Épouse de Dieu le Saint-Esprit — et retire cette conclusion nécessaire : « *Noli metuerre non morieris; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* »

Le soir en l'honneur de l'Immaculée, nos artistes du théâtre se sont plu à jeter dans nos cœurs des

sentiments d'horreur ou de pitié en interprétant admirablement *Farjadet*, drame historique des plus touchants.

— **Gratifications accordées aux apprentis.** — « *En toute chose considérez la fin.* » C'est un proverbe vingt fois séculaire qui a le tort d'être à l'impératif dans le sens où je l'emploie. Il n'est pas besoin d'exciter les hommes à considérer la fin prochaine pour laquelle ils travaillent. L'homme a toujours le regard fixé sur la petite ou grande récompense ; qui donc voudrait turbiner pour le roi de Prusse ? La silhouette mirobolante d'une récompense réveille, entretient, redouble l'énergie. Dans les maisons salésiennes les bonnes notes, les billets d'honneur, les promenades, les vacances, les prix encouragent les apprentis, comme les étudiants. Mais rien ne stimule l'ouvrier, l'artisan, comme la pensée du salaire quotidien ; il se plaît, le samedi, à compter et à recompter ses pièces d'argent, sa menue monnaie, voire même ses centimes, et ce lui est un grand plaisir de se dire à lui-même, de dire à sa femme en lui donnant sa semaine : « Toutes mes heures sont payées, je n'ai pas perdu mon temps. »

C'est pour utiliser un moyen si puissant que nous accordons à nos chers apprentis, des gratifications hebdomadaires en rapport avec leur habileté technique et leur application. Ce mot (*gratification*) est d'ailleurs bien choisi, car nos apprentis ne payent qu'une modique pension qui diminue à mesure qu'augmente leur produit.

Pour comprendre le barème de gratifications accordées à nos élèves, il est nécessaires de vous rappeler qu'ils sont partagés en 10 sections suivant leur habileté professionnelle, la 10<sup>ème</sup> section comptant les ouvriers parfaits.

Il est accordé le 10 % sur le gain total. Le surveillant et le patron jugent de l'application et comptent les heures, les jours de travail.

La journée entière d'application — celle de 10 h. rapporterait pour l'ouvrier parfait 3 fr. 50 et la semaine 21 fr. — C'est le prix courant de la ville ; 2 fr. 10 reviendrait donc au jeune homme de la 100 section dans notre orphelinat. Mais en règle générale, nos apprentis nous quittent quand ils ont obtenu le diplôme délivré aux élèves de la 8e section.

En ville l'apprenti de cette section recevrait 16 fr. 80; le nôtre recevra 1 fr. 68 et ainsi de suite proportionnellement à l'habileté et à l'application.

La moitié de cette gratification est remise entre les mains de l'apprenti qui en use à son gré. L'autre moitié est placée à la caisse d'épargne chez le Père

Préfet et quand l'apprentissage est régulièrement terminé, les artisans ont le droit de réclamer le montant de la somme.

Chaque élève est muni d'un carnet où s'inscrivent chaque semaine les gratifications : il peut ainsi constater les progrès effectués et calculer son avoir.

Le but des gratifications étant d'encourager les enfants à réaliser un double progrès moral et professionnel, elles seront diminuées toutes les fois que la conduite ou l'application au travail laisseront à désirer.

**TURIN — Pose et bénédiction de l'autel Saint-Louis de Gonzague.** — A l'occasion de la fête de notre vénéré Supérieur Général Dom Rua, le sympathique directeur de l'Oratoire du Valdocco, offrant au bon Père les différents cadeaux qui lui étaient parvenus de toutes parts lui présenta le plan d'un superbe autel destiné à remplacer celui bien modeste placé derrière le chœur. Cet autel, hommage des anciens élèves, en même temps que des élèves actuels de l'Oratoire, a été so-

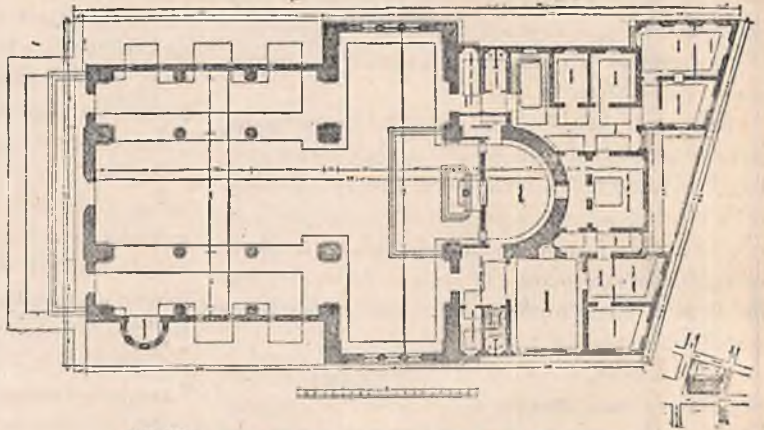
lennellement consacré, le 13 décembre dernier, par S. G. Mgr Spandre, auxiliaire de S. Ém. le cardinal archevêque de Turin. Nous espérons dans un des numéros prochains, reproduire la photographie de cet autel au marbre le plus pur, aux dorures les plus fines.

— Toujours à l'Oratoire, magnifiques ont été les solennités de l'Immaculée-Conception et de Noël. — L'année 1906 s'y est ouverte par l'Adoration solennelle du Très Saint Sacrement pendant toute la journée du premier janvier.

— Ne terminons pas cette petite chronique sans annoncer que désormais et à perpétuité, si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'adoration partielle qui se faisait chaque premier Vendredi du mois dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, s'est transformée en adoration de tout le jour. Nul doute que les bénédictions du Sacré-Cœur de Jésus ne descendent encore plus abondantes sur l'Oratoire du Valdocco et sur toute l'Œuvre salésienne.

**ROME.** — Le 23 août dernier Pie X confiait à la Pieuse Société salésienne le soin d'ériger à Rome

une nouvelle église qui doit s'élever dans le quartier du Testaccio. Le Cardinal-Vicaire, en communiquant cette nouvelle à Dom Rua, lui écrivait ces paroles : « Les Salésiens en s'établissant dans le Testaccio, sont destinés à y faire le même bien qu'ils ont déjà opéré au Castro Pretorio. » Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs un aperçu de ce que ce sera ce nouveau temple dédié à Notre Dame Libératrice que l'on invoquait de temps immémorial en ce même lieu.



**ROME :** Plan de la nouvelle église du Testaccio.

## +

# NÉCROLOGIE

### Dom Marius Gayde, prêtre salésien.

Depuis leur douloureuse exode voici la première victime que la mort est venue faucher dans les rangs des Salésiens qui, naguère encore travaillaient en France au bien de la jeunesse pauvre et abandonnée. C'est à Oulx, gros bourg situé à deux pas de la frontière, sur les premières pentes des Alpes, que Dom Gayde rendait à Dieu sa belle âme, l'avant-veille de Noël. On l'y avait envoyé, il y a trois mois, pour diriger les débuts d'une œuvre en formation, et il s'était mis de bon cœur à l'ouvrage, ne soupçonnant pas qu'il donnait à cette tâche ses dernières fatigues. Et en effet, le soir du 22 décembre, sans que rien ne fit présager l'imminente catastrophe, il s'endormait paisiblement ici-bas pour se réveiller là-haut, face à face avec Celui

qui récompense le bien fait aux plus petits d'entre les siens, et le mal enduré pour son amour. Le lendemain, à l'aube, on le trouva assis sur sa pauvre couche, fixant dans son dernier regard un humble tableau de la Vierge, suspendu devant lui aux murs de sa cellule.

Nous ne dirons pas l'impression douloureuse que cette mort soudaine et imprévue fit sur notre maison d'Oulx et sur la population de l'endroit ; nous taïrons les touchantes démonstrations de respectueuse estime dont furent entourées ses obsèques, et nous nous contenterons d'esquisser ici, à larges traits l'œuvre et la figure de ce vrai fils de Dom Bosco.

\*  
\*\*

Dom Marius Gayde était né à Quinson, au diocèse de Digne, d'une famille profondément chrétienne. Appelé par une vocation impérieuse, il se dirigea de bonne heure vers le sacerdoce et entra à cet effet au Grand Séminaire de Digne. En 1885, il en sortait pour se joindre au groupe de jeunes prêtres et de séminaristes que la voix de D. Bosco avait conquis pour jamais. Son noviciat achevé, l'obéissance l'envoya à Lille où, durant six années, il donna à l'orphelinat S. Gabriel le meilleur de sa jeunesse et de son zèle. Les anciens élèves de cette maison se souviennent encore avec gratitude de l'humble prêtre qui avait su, par la douceur de son geste et la bonté de son cœur, gagner leurs âmes ; et souvent encore ils se reprennent à parler de celui qu'ils appelaient familièrement entre eux « le père Gayde ».

En 1893, nous le retrouvons à Courcelles, chargé d'ouvrir une maison qu'une généreuse famille, amie et admiratrice de D. Bosco, mettait à notre disposition. Il y demeura trois ans, et dans ce court espace de temps, il sut, par l'infatigable mansuétude de son caractère, amener à de consolants résultats le juvénat, l'école primaire et l'institut agricole qui formaient sa part d'apostolat. Les prêtres séculiers et réguliers, sortis de cette maison bénie, pourraient en témoigner au besoin.

Les trois années qui suivirent le trouvèrent directeur de la maison de Lons-le-Saulnier que, grâce aux largesses d'un insigne bienfaiteur, il assit assez solidement pour pouvoir, en 1900, la passer florissante en d'autres mains.

À cette date la confiance de ses Supérieurs le mit à la tête d'une paroisse annexée au Noviciat de S. Pierre de Canon. Après douze années de pérégrinations il revenait ainsi à sa chère Provence et reprenait langue avec son caressant parler. Ce fut dans l'exercice de ce ministère paroissial que la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901 vint le surprendre, Suivant en cela l'exemple de tous ses confrères du midi de la France il se sécularisa, mais s'il se rencontra des juges assez libéraux pour reconnaître la validité de cet acte, d'autres, au contraire, s'obstinèrent à n'y voir qu'une feinte, et ils le contraignirent à reprendre

ce titre de salésien qu'il avait laissé la mort dans l'âme.

Sur ces entrefaites notre maison de La Navarre émigrait à Sampierdarena, près de Gênes. On le chargea d'être son ange gardien et de veiller sur elle ; c'était le rôle de Joseph, protégéant sur le chemin de l'exil le divin dépôt confié à ses soins. Il le remplit jusqu'au jour où, sur le désir de ses Supérieurs, il partit joyeux pour le poste où il devait tomber, frappé mortellement au cœur, à l'âge de 46 ans.

\*  
\*\*

Voilà ce que fut la vie. Quant à l'homme, au prêtre, au religieux, tous ceux qui le connurent et l'approchèrent furent d'avis qu'il valut surtout par le cœur. Partout où il passa, il sut conquérir et conserver de profondes sympathies. Ses anciens élèves se rappellent encore le charme de sa bonté, la délicatesse de sa conduite, l'indulgence de sa fermeté, C'est par là qu'il les gagna et sut les retenir. Et comme la bonté est toujours ingénieuse dans le choix des moyens, elle lui suggéra, en maintes circonstances, les meilleurs procédés pour atteindre les fins que rêvait son cœur d'apôtre. Intuitions du cœur supérieures parfois à celles de l'esprit... Voilà la véritable explication du bien qu'il accomplit. Il fut un bon ouvrier du règne de Dieu, parce qu'il fut de ceux qui aiment...

À ce propos, celui qui écrit ces lignes ne saurait oublier l'inaltérable et reconnaissante affection qu'il conservait aux âmes généreuses qui, le long de sa route, l'avaient aidé dans son œuvre. Quelques semaines avant sa mort il lui en parlait encore, et sa gratitude prenait une expression infiniment émue. On sentait qu'en dépit de la distance et du temps son âme se souvenait toujours et bénissait le Père qui est dans les cieux d'avoir mis, en telle abondance, sur son chemin, des mains qui s'ouvrent et des cœurs qui donnent.

Et maintenant il dort son dernier sommeil dans le petit cimetière qui, là-haut, à 1200 mètres, surplombe la vallée et dresse ses humbles croix au dessus des pentes neigeuses. Il repose à deux pas de cette frontière que l'amour de sa vocation avait mise entre lui et ses plus chers désirs. Aussi, quand ses amis, ses confrères ou ses élèves, descendant de France en Italie, s'arrêteront là, ils auront un souvenir et une prière pour le vaillant ouvrier que la mort a couché dans son sillon inachevé ; et lorsque, demain, les continuateurs de sa tâche repasseront les Alpes, ils chercheront du cœur et des yeux la modeste tombe où dort celui qui, par ses souffrances et ses prières, leur aura mérité ce triomphal retour.



## Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

### VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

#### CHAPITRE XLV.

(Suite).

Il avait en effet appris à l'école de D. Bosco que la pénitence la mieux adaptée et la plus méritoire pour un Salésien est après la vie en communauté, l'acceptation dans un esprit généreux de toutes les incommodités de la vie, le support des désagréments des voyages, de la pauvreté et des défauts d'autrui. « Je me souviens, dit Dom Foglino, d'un voyage au Brésil où les passagers n'étaient pas ce qu'il y avait de meilleur. Nous nous trouvions en effet au milieu de vingt cinq artistes de théâtre, tous italiens. Au début nous eûmes à endurer quelques railleries et même des paroles deshonnêtes; Mgr supporta tout avec patience et ne fit pas entendre la moindre plainte, la plus petite protestation. Mais durant le parcours il sut s'approcher des directeurs de cette tournée et leur parler avec tant de bonté que bientôt tous les acteurs devinrent ses amis et s'écrièrent : « Vivent les Missionnaires ! »

L'exercice répété de toutes ces vertus le conduisit à la plus parfaite égalité d'esprit et de caractère, soit que tout allât au gré de ses désirs, soit qu'il fut en proie à quelques contrariétés. Dès l'instant où il fut envoyé en Amérique, quelques épines qu'il rencontra sur son chemin, quelques ennuis qu'il eut à endurer, on ne le vit jamais briste, jamais on n'entendit sortir de ses lèvres la plus petite plainte.

Disciple fidèle de Dom Bosco, il ne s'imposait pas ordinairement à lui-même de graves mortifications corporelles, et il ne les conseillait pas aux autres. Cependant il portait le vendredi et pendant au moins une heure en l'honneur de la Passion de N. S. Jésus-Christ un cilice en forme de ceinture

faite de pointes très fines. Jamais on n'aurait pénétré ce secret si une circonstance fortuite ne l'avait révélé.

Tandis que le Directeur de la Maison de Villa-Colon cherchait dans un tiroir pour y trouver un objet que Mgr Lasagna lui demandait, il attrapa un cilice. A peine le bon évêque s'en fut-il aperçu, qu'il manifesta par une très légère contraction du visage combien il était contrarié de cette découverte. Mais tout aussitôt et avec cette présence d'esprit qui ne lui faisait jamais défaut : « C'est bien, dit-il au directeur ; je voulais à propos vous prier de le détruire, car actuellement les pointes ont disparu. »

Le Directeur, un peu étonné de voir cet instrument de pénitence, ne put s'empêcher de dire : « Comment ? Votre Grandeur porte un cilice ? » ..... « Et pourquoi non ? Qui donc ne voudrait souffrir quelque chose pour l'amour de Notre Seigneur en la journée du vendredi ? Je ne le porte pas continuellement, car je ruinerais ma santé, mais je puis bien le faire pendant une heure. » La mortification c'était là le remède qu'il conseillait pour vaincre les tentations contre la pureté. Il ne faut pas s'étonner que tous ceux qui ont vécu avec lui ont été unanimes à rendre témoignage à la pureté de ses mœurs et à la grande délicatesse avec laquelle il traitait toutes les personnes qui l'approchaient, spécialement les enfants recueillis dans les Maisons salésiennes.

Dans le nombre des avis que Dom Bosco se plaisait à donner à ses Missionnaires il y avait celui-ci : Respectez tous les Ordres et les Congrégations de Religieux et parlez-en sans cesse en louant le bien qu'ils ont fait et qu'ils font dans l'Eglise. Monseigneur Lasagna grava en caractères indélébiles cet avis dans son cœur ; de là ces relations amicales qu'il contracta et sut conserver avec toutes les familles religieuses d'Amérique ; de là aussi ces éloges sincères que dans toutes circonstances il fit des fils de S. Ignace, S. Dominique, S. François d'Assise, et de tant d'autres, pour leur zèle.



C'était avec joie et reconnaissance qu'il acceptait leur fraternelle hospitalité, et il préférât de beaucoup leur pauvreté aux palais des riches ; de plus il affirmait qu'il avait toujours trouvé dans ces communautés quelque chose de nouveau et qu'il ne les avait jamais quittées sans emporter une grande édification de tout ce qu'il y avait vu et entendu. Toutefois, Dieu l'ayant amené comme par la main à Dom Bosco, il sentait bien qu'il devait aimer davantage la Pieuse Société Salésienne, bien que de fondation toute récente, à peine née d'hier, encore toute petite et bien chétive en comparaison de ces gigantesque Ordres religieux qui depuis des siècles ne cessent de combattre le bon combat du Christ et ont si bien mérité de la Sainte Eglise. Aussi combien était profonde sa filiale affection pour la Congrégation Salésienne qu'il appelait sa mère, et combien était ardent son désir d'encourager et de cultiver les vocations ecclésiastiques et religieuses, à seule fin de procurer à sa Congrégation de nouveaux et plus nombreux enfants ! Il prenait un soin paternel des novices qui étaient vraiment les délices de son cœur, la pupille de ses yeux et l'espérance des nouvelles œuvres qu'il avait fondées et qu'il développait. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, il fit don de tout ce qu'il possédait en ce monde à sa Pieuse Société, et il surveillait les intérêts de celle-ci bien mieux que ne le ferait le meilleur des pères pour ses enfants. Ce n'est pas tout. Il devait encore se rendre utile à sa chère Congrégation d'une manière plus efficace, en lui attirant les sympathies de toutes les personnes qui l'approchaient. Il suffisait de le voir, de lui parler pour aussitôt devenir amis et coopérateurs des Œuvres salésiennes. Il avoua à un ami que lors d'un de ses voyages en Europe, il se hâta de repartir pour l'Amérique, car il craignait de céder à d'irrésistibles sollicitations, à de séduisantes promesses qui lui étaient faites, mais qui auraient nui à sa vocation de missionnaire. Il n'était que trop juste qu'un tel amour de sa Congrégation, si tendre en même temps que si actif, trouva un fidèle écho dans le cœur de tous ses confrères. Et de fait ceux-ci eurent toujours pour lui la plus haute estime ; ils l'aimèrent de la plus chaude affection, le considérèrent comme la gloire la plus pure de la Congrégation et pleurèrent amèrement sa mort imprévue. Nous pouvons en toute vérité lui attribuer ces paroles de l'Évangile : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno caelorum* : celui qui aura pratiqué et enseigné sera grand dans le royaume des cieux (1).

## CHAPITRE XLVI.

**Une page d'or — Le parfait éducateur — Vir desideriorum — Il ne dit jamais assez — Son catéchisme — Les écoles de religion — Il soutient la fondation d'une Université Catholique et d'une École Supérieure d'Agriculture — Ses projets pour le bien de la Congrégation salésienne.**

Admis tout jeune dans les Maisons Salésiennes, alors qu'il n'était pas encore capable de maîtriser son caractère prompt et extrêmement vif, notre cher D. Lasagna ne tarda pas à remarquer les grands avantages du système préventif de Dom Bosco, mis en pratique dans l'éducation de tant d'enfants du peuple. Devenu à son tour maître, il se conforma scrupuleusement aux enseignements de son vénéré père, et il réussit parfaitement à guider un grand nombre d'élèves dans le sentier de la science et de la vertu. Ce fut surtout lorsqu'il fut Directeur que sa mission d'éducateur s'accrut davantage et prit des proportions extraordinaires avec la quantité d'établissements dont il eut à s'occuper. Et malgré qu'ils fussent souvent très éloignés les uns des autres, son activité était telle que chacune des maisons pouvait croire qu'il s'occupait d'elle seule. Il exerçait tout particulièrement une salutaire influence sur les Directeurs de chaque maison, sur les maîtres qu'il dirigeait dans leur pénible labeur ; il parvint également à faire un grand bien aux élèves qui, reconnaissant sa bonté et le grand désir qu'il avait de les voir meilleurs, correspondaient de la manière la plus consolante à ses sollicitudes paternelles. Ici permettons à un de ses heureux élèves, le Docteur Leugas, de nous le dépeindre dans son office d'éducateur : « Avec quelle admirable délicatesse il savait gagner le cœur de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, mais surtout de ses élèves, lesquels souvent abandonnaient les jeux et les plaisirs de leur âge pour courir près de lui et se suspendre à ses bras, et nous parcourions les longs et chers corridors du Collège Pie IX, ravis de sa conversation captivante qui variait à l'infini et allait des questions les plus sérieuses et d'un grand intérêt scientifique aux délicieux épisodes de la vie de Dom Bosco.

« Sympathique, affable, affectueux, compatissant, prudent, tel était Mgr. Lasagna. Déjà de longues années se sont écoulées depuis mais le souvenir de ces jours passés dans le Collège ne disparaît pas de mon esprit.

« Quel accueil il faisait à ces chers enfants au confessionnal ! Comme il savait leur inspirer un

(1) Math. V, 19.

grand amour de Notre Seigneur, une profonde horreur du péché !

« Encore un mot et j'aurai terminé le portrait du père aimant que fut Mgr. Lasagna. Il nous aimait tous sans exception et de ses lèvres sortait toujours une parole d'encouragement, une phrase pleine d'affection qu'il prononçait de façon à s'attirer tous les cœurs.

« Comme maître, il fut un homme vraiment nourri de science et sa préparation peu ordinaire se révélait subitement ; d'un esprit supérieur il expliquait ses idées avec clarté et savait cultiver avec passion les jeunes intelligences de ses élèves. Jamais il ne manifestait de fatigue pour leur faire comprendre que la véritable science doit avoir pour base et pour fondement Dieu, car en Dieu seul se trouve la vérité.

« Que de fois d'arides études auraient pu abattre notre courage et notre bonne volonté, en obscurcissant notre horizon, mais nous trouvions en lui un maître affectueux qui nous versait le baume de la consolation, et il savait transformer nos ennuis et nos embarras en de douces espérances.

« Si on le considérait comme un ami, il est difficile de trouver une main plus secourable et un cœur plus loyal, plus franc. Lorsque l'élève avait quitté la classe, une amitié plus intime se nouait alors entre eux deux ; l'ancien professeur montrait combien il s'intéressait à la situation de ceux qui étaient autrefois ses élèves et maintenant ses amis. »

Cet éloge, qui n'est qu'un juste hommage rendu au mérite, caractérise parfaitement le ministère de Mgr Lasagna dans la grande œuvre de l'éducation. Comme on a pu le voir, il s'efforçait de reproduire au vif ce modèle qu'il avait eu pendant tant d'années sous les yeux dans la personne de Dom Bosco. Et il avait une telle confiance dans le système préventif, essentiellement salésien, que, de vive voix comme par écrit, dans ses conférences comme dans ses conversations il prédisait de terribles épreuves à ceux de ses confrères qui auraient eu la velléité de suivre d'autres enseignements, c'est-à-dire, d'employer le système répressif.

Mais si le Seigneur loua le prophète Daniel parce qu'il était un homme de désirs, *vir desideriorum*, nous ne craignons pas d'attribuer cet éloge à notre Evêque Missionnaire. C'est qu'en effet quelque grand que fut le bien qu'il avait pu accomplir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ses désirs s'étendaient encore davantage. Nous l'avons déjà pu constater par les extraits de lettres citées plus haut ; nous le voyons dans les nombreuses fonda-

tions qu'il aurait voulu établir ; nous le trouvons enfin et surtout dans son infatigable zèle pour l'éducation de la jeunesse. Mais voici d'autres preuves.

Le cœur lui saignait en voyant l'enseignement du Catéchisme négligé dans les familles et dans les écoles par la faute principalement des parents et des maîtres ; il gémissait en même temps de ce que dans beaucoup d'endroits qu'il avait visités, il avait constaté l'absence de ce catéchisme élémentaire que nous, nous apprenons sur les genoux de notre mère. Il aspirait donc après ce jour où le Concile du Vatican se réunissant de nouveau pour continuer son œuvre, établirait pour le monde entier un catéchisme unique dans le but de graver dans l'esprit de tous et avec les mêmes paroles, les vérités fondamentales de notre sainte Religion. En attendant, et en homme qui ne se contente pas de vaines récriminations, mais au contraire se dispose à faire tout ce qu'il peut pour remédier au mal qu'il connaît et qu'il déplore, il se mit à composer un catéchisme en langue espagnole, avec l'intention de le répandre un peu partout, grâce à ses presses typographiques. J'ai sous les yeux son manuscrit qui est un véritable bijou et par sa clarté et par sa fermeté de doctrine, non moins que par la précision de la méthode et je regrette énormément que ce travail ait été arrêté, par sa mort subite. Il en était à la 18ème leçon qui devait traiter du Saint-Esprit. Que de bien aurait fait ce petit livre ! Il aurait pourvu à l'instruction religieuse dans les écoles primaires. Ce n'était pas encore suffisant pour son zèle qui rêvait un idéal plus grand. Il suivait de loin le mouvement qui venait de prendre naissance en Italie en faveur des Cours de Religion. Tandis qu'il remerciait le Seigneur d'avoir bien voulu se servir de Dom Bosco pour cette œuvre si nécessaire à notre époque, (l'œuvre en effet fut établie tout d'abord par les Salésiens de Parme), il lui vint à la pensée de faire en Amérique quelque chose de semblable et même de plus grand, si possible.

En voyant chaque année un certain nombre de jeunes gens quitter, après leurs études faites, le collège Pie IX, sans doute avec un bon fonds de piété, mais peut-être faiblement armés pour repousser les assauts de l'erreur qui était enseignée hautement et sans pudeur dans les chaires des Universités, il sentait un frisson le pénétrer et il s'écriait : Quand pourrons-nous aussi ouvrir des cours de religion, des chaires d'apologétique et des cercles universitaires ? Certes, oui, l'Association des Anciens Elèves est utile et fait des merveilles

quand il s'agit de conserver les fruits d'une bonne éducation, mais pour lui c'était trop peu, il désirait autre chose, il voulait le Cours de Religion et plus encore.

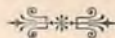
Il comprenait trop bien que pour régénérer la société, aujourd'hui, hélas ! si corrompue, il ne suffit pas de lui fournir des ouvriers chrétiens, mais il faut une classe dirigeante, solide dans la foi religieuse et d'une conduite inattaquable. Comment former cette classe d'élite sinon avec les Universités catholiques ? Monseigneur Lasagna aurait voulu tirer parti de la soif de liberté et de progrès dont sont dévorées les jeunes Républiques de l'Amérique, pour fonder une Université catholique sur le modèle de celles de Louvain, de Fribourg, de Washington, et plus complète que celles de Lille et de Lyon à qui leur gouvernement a interdit de conférer les grades académiques. Il en avait déjà parlé à ses intimes amis, mais très secrètement, afin que les ennemis du bien ne pussent pas essayer d'enrayer, d'étouffer cette œuvre si belle, même alors qu'elle n'était pas encore née. L'Amérique latine aurait eu certainement son Université catholique si Monseigneur Lasagna n'avait pas été enlevé prématurément. Ce vaillant apôtre avait le courage de tenter une telle entreprise, lui qui était si habitué à mettre toute sa confiance dans la divine Providence !

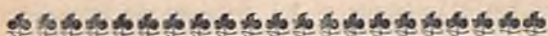
Et puisque nous avons commencé l'énumération des nobles projets que lui suggérait son zèle, il est juste de la continuer bien que le Seigneur n'ait pas voulu permettre la réalisation de ces désirs si nobles. Déjà nous avons parlé dans un autre endroit de ses généreux efforts pour développer l'agriculture, surtout la culture de la vigne, dans les campagnes de l'Uruguay, et nous avons aussi indiqué les heureux résultats obtenus. Et cependant il était loin de se déclarer satisfait. Persuadé que l'agriculture aurait été une source inépuisable de richesses pour ces régions très fertiles, en même temps qu'une garantie contre les mauvaises mœurs qui par suite de la densité de la population, abondent malheureusement dans les grandes villes, il eut l'idée heureuse de fonder une École Supérieure d'agriculture. Afin de réaliser le plus promptement cette intention, il se mit aussitôt à l'œuvre. Dans son dernier voyage en Italie, il rechercha les livres imprimés en diverses langues, qui traitaient de cette importante question et lui semblaient les plus aptes à aplanir la voie et à former des maîtres. La future École d'Agriculture devait, d'après lui, publier une Revue qui lui aurait permis d'étendre largement sa sphère d'action. Il voulait aussi s'adresser au

clergé d'Amérique et lui proposer de travailler, autant que faire se pouvait, au progrès de l'agriculture, comme l'a déjà fait en Italie le Salésien Dom Baratta. Dieu veuille que quelque autre confrère reprenne ces idées, et, plus heureux que Mgr Lasagna, arrive à les réaliser.

Par amour pour l'exactitude, je ne dois pas passer sous silence, bien qu'il soit de caractère tout intime et qu'il concerne tout spécialement l'humble Société Salésienne, un magnifique projet de Mgr Lasagna. Épris du beau jusqu'à l'enthousiasme, il aurait voulu, étant donnée la rapide diffusion des Maisons salésiennes, que dans la Congrégation on s'adonnât particulièrement à l'architecture. Il indiquait, et avec beaucoup de raison, le nombre considérable d'établissements et d'églises que les Fils de Dom Bosco élèvent sur tous les points du globe. Il souriait à l'idée que tous ces édifices, tout en laissant aux architectes une certaine liberté, pourraient avoir quelque chose qui les fit reconnaître, bien qu'en petit, comme des œuvres d'art. Lui-même s'empressa de donner suite à ce dessein en destinant à l'étude de l'architecture notre bon confrère Delpiano dont les travaux dans l'Uruguay et le Brésil sont l'objet de l'admiration des professionnels eux-mêmes.

Enfin, un autre projet lui tenait vivement à cœur. Souhaitant que partout où avait pris racine la plante salésienne, elle ne manquât pas de produire ces fruits que désirait tant Dom Bosco, et ne regardant pas aux sacrifices d'argent, il voulut que les jeunes confrères américains vinsent passer quelques années près de la tombe de Dom Bosco et sous les yeux des Supérieurs Majeurs, afin de puiser à sa source l'esprit salésien. En même temps il disposa que ces mêmes élèves fréquentassent à Rome l'Université Grégorienne pour y apprendre la philosophie, la théologie et les autres sciences ecclésiastiques sous la direction même des savants maîtres nommés par le Suprême Chef de l'Église. Il attendait de ces jeunes gens ainsi formés à la vertu et à la science, un grand bien pour la province qui avait été confiée à ses soins. Et ainsi donc tous ces désirs et tous ces efforts révélaient en lui un esprit ouvert à de grandes conceptions. Il a jeté la semence ; la graine a germé, et, arrosée des sueurs des Missionnaires, elle ne manquera pas de pousser de plus en plus et de produire de bons et beaux fruits pour la consolation de notre chère Congrégation.





## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 décembre 1905 au 15 Janvier 1906.



### France.

- RODEZ: Mgr Francqueville, évêque de *Rodez*.  
 BELLEY: M. le chanoine Juvanon, doyen du Chapitre, *Belley*.  
 BOURGES: M. l'abbé Berton, curé-doyen, *Menetou-Silon*.  
 — M. l'abbé Sallé, *Bourges*.  
 CAHORS: M. le chanoine Albessard, *Cahors*.  
 CARCASSONNE: M. l'abbé Patau, curé-doyen, *Montolieu*.  
 LAVAL; M. le chanoine Huard, *Laval*.  
 LIMOGES: M. le chanoine Ardant, *Limoges*.  
 MARSEILLE: M. l'abbé Berlet, vicaire général, curé de S. Martin, *Marseille*.  
 RENNES: M. l'abbé Leray, curé, *Miniac-Bécherel*.  
 SAINT-BRIEUC: M. l'abbé Lissillour, vicaire, *Prat*.  
 TULLE: M. le chanoine Mory, doyen du Chapitre, *Tulle*.



- AGEN: M<sup>lle</sup> Esther Bonneville, *Agen*.  
 AIX: M. Joseph Lanteaume, *Peyner*.  
 — M. Amédée Raynaud, *Salon*.  
 — M<sup>lle</sup> Jauffret, *Meyricol*.  
 BAYEUX: M. Le Féron de Longcamp, *Caen*.  
 BAYONNE: M<sup>me</sup> la Baronne de Brienne, *Pau*.  
 CAMBRAI: M. Blondeau, avocat, *Lille*.  
 — M. Lauswick Van Eslande, *Commines*.  
 — M. A. Meurillon, *Commines*.  
 — M<sup>me</sup> Ch. Bonnet, *Cambrai*.  
 CARCASSONNE: M. Emmanuel Donnadieu, *Blomac*.  
 DIGNE: M<sup>lle</sup> Azarie Reborny, *Digne*.  
 FRÉJUS: M<sup>me</sup> veuve Miguel, *Toulon*.  
 GRENOBLE: M<sup>me</sup> Brunet-Manquat, née Marie Rachel, *Champ*.  
 LAVAL: M<sup>me</sup> la Baronne de Romain, *Daon*.  
 LYON: M. Stéphane Gros, *Lyon*.  
 — M<sup>me</sup> Mathilde de Regnault de Parcieu, marquise de Pelletier de la Garde, *Lyon*.  
 — M. Claude Dumont, *Lyon*.  
 MARSEILLE: M. Auguste Ventron, *Aubagne*.  
 — M<sup>me</sup> veuve Marie Alibert, *Marseille*.  
 NANCY: M<sup>me</sup> Morizot, *Nancy*.

- NICE: M<sup>lle</sup> Joséphine Lacroix, *Nice*.  
 PARIS: M<sup>me</sup> veuve Simonot, *Paris*.  
 — M<sup>me</sup> veuve Toussaint, *Paris*.  
 POITIERS: M<sup>me</sup> la comtesse J. de Beauchamp, *Saint Julien Lars*.  
 — M<sup>me</sup> veuve Merléan, *La Romagne*.  
 REIMS: M<sup>me</sup> Démoulin, *Witry-les-Reims*.  
 — M. Dubois, fils, *Reims*.  
 RENNES: M<sup>lle</sup> Victoire Dupont, *Vitré*.  
 ROUEN: M. Auguste Duforestel, *Rouen*.  
 SAINT-DIÉ: M. Charles de Bruyère, *Remiremont*.  
 SÉEZ: M. Turpina, *Essay*.  
 TOULOUSE: M<sup>me</sup> Catala, *Toulouse*.



### Autres pays

- AUTRICHE-HONGRIE: Rd. Berthold Laback, O. S. B. Prieur de l'abbaye de *Dömölk*.  
 — Rd Dom Constantin Hofbauer, O. S. B., *Gyor-Szent-Martin*.  
 — Rd Dom Timothée Hanniker, O. S. B., *Gyor-Szent-Martin*.  
 BELGIQUE: M. l'abbé Ceuster, *Anvers*.  
 — M<sup>me</sup> Franziska von Korff-Schmissing, chanoinesse régulière de S. Augustin, *Berlaymont*.  
 — M<sup>me</sup> veuve J. B. Joris, née Marie-Thérèse Mottet, *Ougré*.  
 — M<sup>me</sup> veuve Pirlot-Detrooz, *Othée*.  
 — M<sup>lle</sup> Jeanne Bernard, *Liège*.  
 — M. Dierkx, *Lommel*.  
 — M. Verkoyen, *Lommel*.  
 — M. Alenus, *Baelen-sur-Nèthe*.  
 CANADA: M. Émile Chouinard, *Sainte Flavie-Station*.  
 HOLLANDE: M<sup>me</sup> Julie-Huberte Borret, *Maestricht*.

R. I. P.



Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.  
 Gérant: JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)  
 Rue Cottolengo, 32.

# Les Coopérateurs Salésiens et le Bulletin Salésien

---

## Coopérateurs salésiens.

- I. — Les Coopérateurs salésiens sont les soutiens et les auxiliaires des fils de Dom Bosco. Avec eux ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule famille dont le noble but est de *restaurer la société dans le Christ*, principalement par l'éducation chrétienne de la jeunesse étudiante ou ouvrière.
- II. — Pour faire partie de la Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens il faut : 1°) reconnaître la souveraine autorité de N. T. S. P. le Pape. — 2°) n'avoir pas moins de seize ans. — 3°) mener une vie foncièrement chrétienne. — 4°) demander son inscription dans l'Association et se faire délivrer le diplôme d'agrégation.
- III. — Aucune pratique extérieure n'est prescrite aux Coopérateurs, mais il leur est recommandé de concourir, dans la mesure de leur possible, au bien moral et matériel opéré par la Pieuse Société Salésienne, — de réciter chaque jour un *Pater, Ave, Gloria*, en l'honneur de saint François de Sales, notre glorieux et spécial patron, — de fréquenter les Sacrements et de donner le bon exemple.
- IV. — Nombreux et variés sont les moyens de Coopération mis à la disposition des Associés. Citons seulement l'*Armône, la Prière et la Propagande*.
- V. — Outre les faveurs très spéciales qui leur sont concédées par le Saint-Siège et dont ils trouvent la liste dans le *Règlement* envoyé avec le *Diplôme*, les Coopérateurs participent encore à toutes les messes, prières, neuvaines, retraites et à toutes les œuvres de piété et de charité que les Religieux Salésiens font dans le monde entier en remplissant leur saint ministère.
- VI. — Non seulement les simples fidèles, mais les Communautés religieuses, à quelque ordre ou congrégation qu'elles appartiennent, et les familles, peuvent faire partie de la *Pieuse Union des Coopérateurs*.

## Bulletin salésien.

- Le Bulletin Salésien est une revue mensuelle, illustrée, seul organe de la Pieuse Union des Coopérateurs. Son but exclusif est de donner connaissance à ses lecteurs de toutes les œuvres dont les Religieux salésiens s'occupent dans le monde entier, *orphelinats, collèges, écoles professionnelles, colonies agricoles, patronages, missions lointaines*, etc.
- Il est écrit en huit langues et est envoyé d'office et gratuitement à tous les Coopérateurs, comme à toute autre personne le demandant.

---

NOTA. — Nous joignons à cette feuille une liste pour l'inscription des noms de nouveaux Coopérateurs.

# Les Coopérateurs Salésiens et le Bulletin Salésien

---

## Coopérateurs salésiens.

- I. — Les Coopérateurs salésiens sont les soutiens et les auxiliaires des fils de Dom Bosco. Avec eux ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule famille dont le noble but est de *restaurer la société dans le Christ*, principalement par l'éducation chrétienne de la jeunesse étudiante ou ouvrière.
- II. — Pour faire partie de la Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens il faut : 1°) reconnaître la souveraine autorité de N. T. S. P. le Pape. — 2°) n'avoir pas moins de seize ans. — 3°) mener une vie foncièrement chrétienne. — 4°) demander son inscription dans l'Association et se faire délivrer le diplôme d'agrégation.
- III. — Aucune pratique extérieure n'est prescrite aux Coopérateurs, mais il leur est recommandé de concourir, dans la mesure de leur possible, au bien moral et matériel opéré par la Pieuse Société Salésienne, — de réciter chaque jour un *Pater, Ave, Gloria*, en l'honneur de saint François de Sales, notre glorieux et spécial patron, — de fréquenter les Sacrements et de donner le bon exemple.
- IV. — Nombreux et variés sont les moyens de Coopération mis à la disposition des Associés. Citons seulement l'*Aumône, la Prière et la Propagande*.
- V. — Outre les faveurs très spéciales qui leur sont concédées par le Saint-Siège et dont ils trouvent la liste dans le *Règlement* envoyé avec le *Diplôme*, les Coopérateurs participent encore à toutes les messes, prières, neuvaines, retraites et à toutes les œuvres de piété et de charité que les Religieux Salésiens font dans le monde entier en remplissant leur saint ministère.
- VI. — Non seulement les simples fidèles, mais les Communautés religieuses, à quelque ordre ou congrégation qu'elles appartiennent, et les familles, peuvent faire partie de la *Pieuse Union des Coopérateurs*.

## Bulletin salésien.

- Le Bulletin Salésien est une revue mensuelle, illustrée, seul organe de la Pieuse Union des Coopérateurs. Son but exclusif est de donner connaissance à ses lecteurs de toutes les œuvres dont les Religieux salésiens s'occupent dans le monde entier, *orphelinats, collèges, écoles professionnelles, colonies agricoles, patronages, missions lointaines*, etc.
- Il est écrit en huit langues et est envoyé d'office et gratuitement à tous les Coopérateurs, comme à toute autre personne le demandant.
- 

NOTA. — Nous joignons à cette feuille une liste pour l'inscription des noms de nouveaux Coopérateurs.